

revue d'histoire du bas saint-laurent



Vol. V No. 1 Février 1978

ASPECTS DE LA VIE CULTURELLE REGIONALE

- RAYONNEMENT DU SEMINAIRE
- LITTERATURE
- COMPLAINTE
- CINEMA

revue d'histoire du bas saint-laurent

Revue publiée
par la
Société d'Histoire
du Bas Saint-Laurent
60 ouest, de l'Evêché
Rimouski, Québec.

EXECUTIF:

Président Rodrigue Hubert
Vice-président Normand Martin
Trésorier Germain Thériault
Secrétaires Marie-Ange Caron
Danielle Roy

**Comité de
rédaction de la
Revue** Jacques Lemay
Noëlla Jean Bouchard
Jacques Ouellet
Gabriel Auclair
Yvan Morin

**Comité de
généalogie** Robert Claveau, responsable

**Comité de
publicité** Monique J. Lebel, responsable

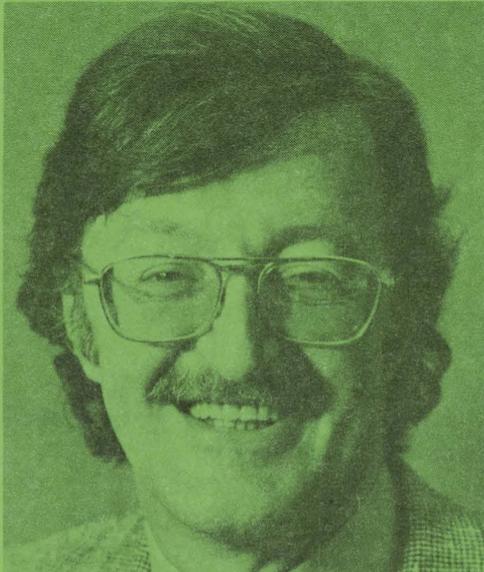
février 1978 volume V numéro 1

SOMMAIRE

EDITORIAL: NOUVELLE CULTURE OU RENOUVEAU CULTUREL?	2
Jacques Ouellet	
LE SEMINAIRE DE RIMOUSKI, UNE MULTIREGIONALE DE LA CULTURE	3 à 8
Jos.-M. Levasseur	
LA COMPLAINTÉ, UN ECHO DE LA TRADITION ORALE	9 à 12
Lionel Pineault	
ENTRETIEN AVEC ROGER FOURNIER, ECRIVAIN D'ICI	13 à 20
Noëlla Jean Bouchard	
LE CINEMA A RIMOUSKI	21 à 22
Jacques Ouellet	
TOPONYMIE DE NOTRE-DAME-DU-SACRE-COEUR DE RIMOUSKI	23 à 26
Suzanne Pineault	
HISTORIQUE DU SYNDICAT DES PRODUCTEURS DE BOIS DU BAS ST-LAURENT	27 à 28

RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX

ARCHIVES RÉGIONALES
DE L'U.Q.A.R.



Rodrigue Hubert.

Nouveau conseil d'administration

Suite à l'assemblée générale annuelle qui eut lieu le 30 septembre dernier, un nouveau conseil d'administration dirige les activités de la Société d'Histoire du Bas St-Laurent.

Le président, M. Rodrigue Hubert, est secondé par M. Normand Martin, vice-président; M. Germain Thériault, trésorier; Mlle Marie-Ange Caron, secrétaire aux abonnements et Mme Danielle Roy, secrétaire à la rédaction.

Trois nouveaux comités ont été mis sur pieds: le comité de généalogie (responsable: M. Robert Claveau), le comité du patrimoine (responsable: M. Jacques Ouellet) et le comité de publicité (responsable: Mme Monique Lebel).

Finalement, le comité de rédaction de la Revue d'Histoire du Bas St-Laurent se compose de Gabriel Auclair, Noëlla Jean-Bouchard, Jacques Lemay, Jacques Ouellet et Yvan Morin.

Nous nous devons d'adresser nos plus sincères remerciements à tous ceux qui ont travaillé à la poursuite des objectifs de la Société d'Histoire durant la dernière année, en particulier à son infatigable président, M. Jean-Yves Leblond.

Remerciements

Nous tenons à remercier La Jeune Chambre de Rimouski Inc. d'avoir fait don de ses archives à la Société d'histoire du Bas St-Laurent. La remise officielle eut lieu le 28 novembre 1977.

Comité de généalogie

La Société d'Histoire du Bas St-Laurent serait intéressée à acquérir la collection complète des volumes de Mgr C.-A. Carbonneau intitulée: **Tableau généalogique des mariages dans la paroisse du diocèse de Rimouski**. S'adresser à Robert Claveau, responsable du Comité de généalogie.

RAPPORT DE LA CAMPAGNE ENTREPRISE PAR LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DU BAS ST-LAURENT AUPRES DE LA POPULATION SUR L'UTILISATION FUTURE DE LA MAISON LAMONTAGNE

- 1- Sur 5,000 dépliant distribués, 19 réponses nous sont parvenues.
- 2- 50% des répondants sont pour une restauration qui conservera l'architecture originale de la maison.

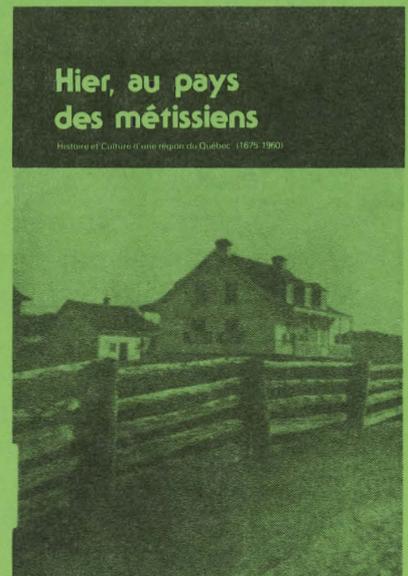
Utilisation de la maison après sa restauration

- 1- 50% des répondants veulent en faire un centre d'artisanat qui serait un point de vente des produits de nos artisans régionaux.
- 2- 20% veulent en faire une Boîte à chansons où iraient se produire les artistes de la région.
- 3- 30% veulent en faire un centre touristique, genre musée, où seraient exposées des antiquités, probablement un ameublement d'époque.

Hier, au pays des métissiens

Histoire et Culture d'une région du Québec

(1675-1960)



Le dynamisme et l'esprit d'initiative des membres de "Les Ateliers Plein Soleil inc." de Mont-Joli ont donné naissance à un ouvrage historique pour le moins particulier et original. Dans le but de faire connaître l'histoire, la culture et la société métissienne, cette population qui jalonne la rivière Métis, les auteurs ont fait appel à l'image. Le volume apparaît comme un grand album familial dans lequel les moments importants de la communauté sont conservés et classés précieusement. Ces moments historiques sont tirés de la vie quotidienne et montrent combien cette société a évolué dans une région rurale et éloignée des grands centres. Les illustrations et les textes renseignent sur la vie religieuse, scolaire, familiale, l'architecture, la mode, l'outillage... etc. Ainsi documenté, le lecteur pourra suivre le métissien dans sa vie de tous les jours depuis l'époque seigneuriale en passant par la naissance des paroisses jusqu'à aujourd'hui.

Cette recherche est le fruit d'un travail de pionniers. Etude scientifique dont le produit final conserve cependant toute "l'expression chaleureuse" des métissiens. L'histoire régionale s'enrichit donc d'un outil nouveau, pratique et accessible à tous.

Au début des années soixante, la culture québécoise fut imprégnée d'un souffle nouveau. On aurait dit qu'un besoin d'air se faisait sentir, un besoin de sortir d'une espèce de carcan qui laissait peu de place à l'imagination mais qui en donnait trop à la tradition. Mais carcan pour carcan, il ne faudrait pas tomber dans le piège de la nouveauté si facilement acceptée parce que venue d'ailleurs. "Tout nouveau, tout beau" ou "autres temps, autres moeurs", pourrions-nous dire, pour parler de cette nouvelle culture qui pour se détacher des courants de pensée, d'émotion et de vie traditionnelle se dirige vers d'autres sources toutes aussi étrangères à notre identité nationale. L'influence orientale qui se fait de plus en plus sentir chez certains de nos écrivains par exemple, apporte certes une saveur exotique mais n'a pourtant rien à voir avec le Québec.

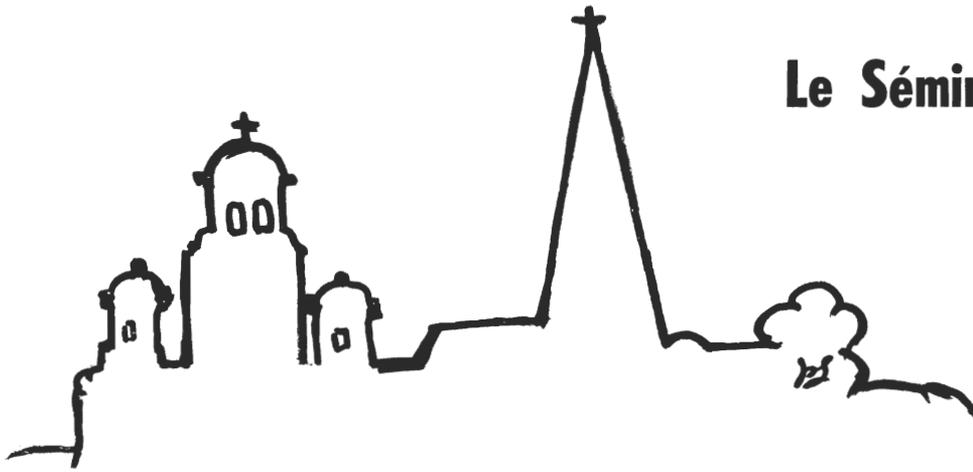
Nous sommes de ceux qui croient qu'un renouveau culturel au Québec doit d'abord passer par une prise de conscience collective de ce que nous sommes et cela ne peut se faire sans remonter aux sources de la culture régionale et québécoise. A ce moment-là seulement, pourrions-nous parler de renouveau culturel, celui qui conviendrait le mieux à la société dans laquelle nous voulons vivre.

Dans le Bas St-Laurent, les institutions religieuses ont été le haut lieu de la culture régionale jusqu'aux années 60. Là était le point de départ et le point d'aboutissement de tout ce qui contribuait à façonner notre élite culturelle. Tout était structuré, tout était décidé en fonction d'une façon de vivre, d'une façon de penser toute cléricale.

Depuis quelques années, certains organismes qu'ils soient gouvernementaux, municipaux ou autres, ont pris la relève et continuent ce rôle d'animation qu'avaient si longtemps joué nos institutions religieuses. La création toute récente d'un Conseil de la culture et de Comités de développement culturel (C.O.D.E.Q.) nous permet d'espérer une orientation beaucoup plus cohérente. Mais une politique de développement culturel quelle qu'elle soit devra désormais tenir compte des aspirations de toute une population et non seulement de certains groupes.

Dans ce présent numéro, la Revue d'Histoire du Bas St-Laurent a voulu aborder certains aspects de la culture régionale. J.M. Levasseur nous parle de l'influence du Séminaire de Rimouski dans ce domaine. Un entretien avec Roger Fournier nous fait entrevoir les nouvelles orientations de la littérature québécoise. Lionel Pineault et Jacques Ouellet abordent le côté populaire de la culture, l'un en nous présentant quelques plaintes régionales et l'autre, une étude de la venue du cinéma à Rimouski. Enfin, un historique de l'U.P.A. et une toponymie de Sacré-Coeur complètent notre premier numéro de cette année.

Jacques Ouellet



Le Séminaire de Rimouski, une multirégionale de la culture

Peut-on vraiment mesurer l'influence qu'a exercée le Séminaire de Rimouski dans le domaine de la Culture pendant plus de cent ans? Le territoire que desservait cette maison d'enseignement, jusqu'en 1967, s'étendait de Gaspé à Cabano, de Biencourt à Baie-Comeau, jusqu'à Natashquan. C'était un pays. Ce n'est qu'une province ecclésiastique.

L'instrument de mesure n'étant pas tout à fait créé, il serait prétentieux et téméraire de vouloir répondre à cette question. Il vaut mieux pour l'instant se contenter de tracer quelques pistes, tenter quelques interprétations.

Qu'on soit au large de l'Île Saint-Barbané, qu'on descende de Québec, qu'on monte d'Amqui ou de Matane, qu'on arrive de Biencourt, en entrant à Rimouski on aperçoit, quel que soit le temps, collées à la flèche de la cathédrale, les trois tours du Séminaire de Rimouski. C'est la maison. Son chant-thème s'intitule même "Ma chère maison".

C'est l'institution de tout un diocèse. Chaque paroisse y a payé sa brique. En consultant le texte de la "Cantate du Séminaire", souvent imitée et reprise à l'occasion du centenaire, on retrouve les sombres débuts et l'histoire de l'Alma Mater de plusieurs générations d'étudiants. Dans cette oeuvre pour chœurs et orchestre, oeuvre de factures littéraire et musicale valables, on mentionne la participation financière de tous les diocésains, mais principalement celle des humbles, celle des sous et des cinq sous anonymes. Le Séminaire de Rimouski, c'est donc l'institution populaire; c'est une civilisation qui s'ancre; c'est une mentalité fière qui s'implante; c'est une religion. A toutes fins utiles, le Séminaire est le point de départ et le point d'arrivée de ce qui se fait dans la région bas-saint-laurentienne; par exemple il est le siège d'une multirégionale de la Culture.

Ils sont nombreux les collaborateurs, qu'ils soient de l'école de rang, de village, de ville, qu'ils soient actifs dans les lieux privilégiés que sont Cabano, Carleton, Amqui, Matane, Mont-Joli et Trois-Pistoles. Les termes "Séminaire de Rimouski" se doivent donc d'être élargis au point qu'ils ne

valent pas que pour Rimouski mais pour tout l'Est de Québec. C'est le plus haut point à atteindre que s'est donné l'habitant de la région, le sommet d'une pyramide née du classicisme, terme, il ne faut pas l'oublier, qui contient le sens de ordre, calcul, mesure, mais aussi hiérarchie.

Ainsi, le cléricalisme culturel régional ou diocésain, puisqu'on peut l'appeler ainsi, souvent bouc émissaire de tous nos péchés, n'est pas que l'affaire des "curés" du Séminaire. A notre avis, ce cléricalisme comprend et compte dans ses rangs aussi bien les institutrices de rang, que les communautés de Soeurs ou de Frères, que les Médecins, Avocats, Notaires et autres notables, la plupart issus de milieux simples, la plupart Anciens et Anciennes des institutions classiques auxquels s'ajoutent les techniciens et techniciennes des écoles spécialisées, les diplômés et diplômées des écoles Normale, de Commerce, d'Agriculture, de Marine, toutes créatures de l'Institution principale.

Chacun et chacune venait dans un lieu privilégié, le plus souvent Rimouski, acquérir la science mais aussi apprendre à aimer "les belles choses", puis repartait dans son milieu faire part de ses connaissances professionnelles et participer à un mieux-être appelé aujourd'hui le socio-culturel.

Pour démontrer davantage notre point de vue concernant le cléricalisme composé de prêtres, de laïcs, pour préciser les relations étroites qui animaient ces deux blocs fondus en un, qu'il suffise de consulter les longues listes des fondateurs des associations, des maisons d'enseignement pour y lire, par exemple, chez les seuls hommes des décennies 20, 30, 40, parmi d'autres noms, ceux de Paul-Emile Gagnon, Albert Michaud, Jules Brillant à côté de ceux de Mgr Lionel Roy, Mgr Georges Dionne, Mgr Antoine Gagnon. Certains croient, à tort ou à raison, que ce sont les classes dominantes. Pour nous, ce sont des têtes dirigeantes, des entraîneurs de masse, des animateurs sans doute aussi intéressés que ceux d'aujourd'hui.

Ce qui caractérise tous ces collaborateurs, hommes et femmes, c'est une pensée commune qui veut que l'Homme, perfectible, doit tendre vers le Bien, le Vrai, le Beau, le Meilleur, selon un

système de valeurs bien précis. Il n'est donc pas surprenant qu'on y présente des modèles à imiter, à dépasser. Il est normal que dès le bas-âge l'enfant soit l'objet d'une attention spéciale qui le conduira le plus loin possible dans l'achèvement de sa personne. Le système le veut.

Au fond de son rang ou de sa colonie, l'institutrice, choisie pour ses qualités de "bonne personne" et considérée comme "instruite", initie son école aux joies des "belles choses". Elle offre, en plus du programme scolaire, les "morceaux choisis" des auteurs acceptés par l'Index et les volumes de sa bibliothèque personnelle. Des écoliers lui prêtent les livres gagnés au tirage de la visite de l'inspecteur d'école, reçus à la distribution des prix ou distribués par le commissaire de l'école. Elle fait circuler le roman-feuilleton de "l'Action catholique" ou du "Soleil". Les mères ont pu lire la "Porteuse de pain". Elle encourage les pères à consulter le "Bulletin des agriculteurs": On y lit régulièrement Gérard Fillion et très souvent Gabrielle Roy. Le marchand-général vend l'"Almanach du peuple". Chaque mois, on reçoit le "Centre Saint-Germain".



Visite de commissaires à "l'école de l'église". Padoue, mai 1924. En dernière rangée, M. et Mme Cyrille Laflamme.

A chacune des "visites" faites à l'école, l'institutrice s'aventure avec imagination et sang-froid dans la création de "pièces" et de "chants sur des airs connus". Elle fait composer des "adresses" quand elle n'organise pas des "combats" de dates historiques ou de participes passés.

Chaque vendredi après-midi, elle découvre le talent de ses écoliers par des travaux pratiques où l'on s'adonne aux broderies très compliquées, à la création de poèmes, à la sculpture sur bois. Il s'en est "gossé" des chevaux de bois, des oiseaux et des chevreuils, des "grattes à chemin d'hiver" dans ces écoles de rang!

Quand le prêtre fait sa "visite", elle lui annonce la découverte du garçon fort en analyse française "qui devrait aller au Séminaire". A la fille qui s'occupe des petits groupes dans cette classe à divisions multiples, elle propose l'école normale. Un autre est "très fort de ses mains". Il ira aux métiers. Les parents sont les premiers surpris de s'entendre dire par leur Curé: "Avez-vous pensé à envoyer votre garçon au Séminaire? Il aime les choses de l'esprit. C'est un bon petit gars. Et votre fille? Et l'autre? Un bon métier, car le plus vieux aura la terre?"

Les parents étonnés des talents de leurs enfants répondent souvent, réticents: "C'est "la gagne qui s'en va, s'ils partent aux études. On n'est pas riche".

Et le curé confiant: "Tu donneras un quartier de boeuf à l'économe du Séminaire. Puis ta fille-couturière, ton gars qui "travaille au Nord", vous aideront. Je connais un couple qui n'a pas d'enfant. Enfin, j'ai toujours une recette de "tombola" qui sert à ça." Et voilà le coût des études réglé.

Au village et en ville, les Frères et les Soeurs nous ont semblé vivre dans un milieu mieux organisé. Chaque classe possède une bibliothèque en plus de celle de la sacristie ou de la municipalité. On peut toujours compter sur les ressources de sa communauté qui prête de tout: des textes, des pièces, des chants de circonstance de toutes sortes, car on sait que les "Frères et les Soeurs, ça ramassent tout".

Chaque école de garçons ou de filles possède au bout de la grande salle de récréation, une scène, un piano que l'on "découvre" pour les grandes occasions. Les mieux nantis conservent un très vieux piano pour les "pratiques". Dans cette salle, on projette, à l'occasion, des films de missionnaires en "congé de ravitaillement".



Chorale des Soeurs du Saint-Rosaire de Rimouski. Les Pinsons et les Fauvettes à Sherbrooke en 1966.

Comme à l'école de rang, on célèbre par quelques petites danses anodines, des rondes, les fêtes habituelles des notables. On y joue des "séances" selon les calendriers religieux et profane. On y joue pour les mères: L'Immaculée Conception, Mère Supérieure, la patronne de l'école, sa propre mère. . .

Une école importante compte un Frère ou une Soeur qui a appris le chant, la musique, le piano, sans doute un autre instrument. On peut y suivre des cours moyennant un supplément. Souvent ces écoles se distinguent par la qualité de leur chorale, de leur corps de clairon. Par exemple, Mère saint-Roland des Soeurs du Saint-Rosaire, en plus de posséder une très jolie voix, et même d'être jolie, a connu de retentissants succès au Lac-au-Saumon. Qui n'a pas entendu parler du Frère Achille, de sa chorale de l'Ecole du Sacré-Coeur

à Rimouski, de son corps de clairon?

Bien plus, à l'occasion de grandes fêtes, les communautés religieuses prêtent des Frères et des Soeurs spécialisés dans l'organisation culturelle. Il s'agit de consulter les participants, sinon les auteurs, des "centenaires des paroisses" pour vérifier la valeur de cet énoncé. Les Soeurs du Saint-Rosaire prêtent Mère des Victoires (soeur de l'abbé Perreault du Séminaire) pour mettre la dernière main à la musique, aux chœurs. Que penser de Mère Saint-Louis, de la même communauté, qui compose adresses, textes, chants, met en page des volumes imposants. Nous retrouvons la participation de cette religieuse aux Fêtes du centenaire de Saint-Octave-de-Métis, en 1955. C'est un volume à lire car c'est un exemple parfait de cette entraide culturelle. Les communautés retournent des soeurs dans leur milieu pour "fêter ça avec les leurs".

Les communautés religieuses jouent un rôle constant dans la vie culturelle du milieu. Il ne nous est pas possible de toutes les mentionner. Admettons cependant que chacune aide à développer le goût des "belles choses" pour un mieux-être culturel. Evidemment chacune voit à son propre recrutement. On n'oublie tout de même pas sa tâche d'éducation des masses. L'exemple entraîne de sorte qu'il n'est pas rare de voir jouer à l'école, de voir jouer aux "séances" en pleines vacances d'été, comme on joue au père, à la mère, au docteur, au curé.



Séance tenue dans un hangar de la rue de l'Eglise à Lac-au-Saumon, vers 1940. Prix d'entrée: 1 cent ou un suçon. Le jeune garçon au garde à vous est M. Paul Ouellet de Sept-Iles.

La pyramide culturelle se continue. C'est au Séminaire de Rimouski qu'on y trouve surtout les modèles. Cette maison dispose de moyens plus considérables, bien que limités. C'est là que se tiennent les plus grandes démonstrations culturelles de la région. L'idée de la Fête et de la célébration y prend tout son sens.

Tout dans cette maison doit favoriser la culture. Il doit être important le personnage qui pense perturber la vie de la communauté où tout est calculé, mesuré, ordonné et hiérarchisé.

Avant la création de la bibliothèque unique, chaque "classe" possède son mur de "bibliothèques". Une fois la semaine le professeur de français et de latin "fait de la bibliothèque" c'est-à-dire qu'il vérifie, reprend, donne les volumes à ses élèves. Il faut lire "au moins" un volume par se-

maine. Chaque année de cours ou du programme exige des lectures de base selon l'âge et selon le développement intellectuel. Cette coutume est très respectée et on y applique l'Index avec ferveur.

Le règlement favorise des périodes obligatoires de lecture après le repas du soir. Il se développe ainsi des goûts passionnés pour la lecture. Nombreux sont ceux qui "reçoivent de mauvaises notes pour avoir lu". C'est ainsi que certains se font prendre à lire aux toilettes, en classe, au dortoir, à la chapelle, dans les rangs, en récréation, partout. "Ce n'est pas le temps de lire"! rétorque-t-on.

La "classe" appartient à une société littéraire, parfois patriotique, dès la troisième année du cours. On y présente des récitations, des études d'auteurs, des textes de sa plume, des discours, des "parlements", etc. On peut devenir membre, après avoir franchi trois ou quatre étapes, de sociétés plus importantes comme l'Académie, calquée sur le modèle de l'Académie française. Une fois l'an, on remet au lauréat une preuve attestant sa compétence. Le plus brillant peut recevoir sa médaille d'académicien en Belles-Lettres, c'est assez rare. C'est un événement que souligne une "séance" littéraire extraordinaire.

La période des "séances de classes" rend la vie très intéressante. On y joue la comédie la plupart du temps. Les belles voix se font entendre et les instrumentistes présentent leurs dernières compositions ou imitations. Par exemple, le grand "PIF" d'Amours, excellent joueur de piccolo, d'où le surnom, violoniste à ses heures, se permet, à la suite d'un retentissant concert de violon, de re-



Harpagon à Rimouski. Laurent Lebel dans l'Avare. Il était extraordinaire dans les rôles de composition.

prendre une oeuvre de Corelli exécutée la veille avec brio par le grand Temianka. D'Amours, en un jour, a étudié l'oeuvre et l'a "exécutée" sous un tonnerre d'applaudissements. Comment ne pas apprécier les efforts d'un Lebel dans Harpagon?

Le plus grand comme le plus petit, assiste obligatoirement à ces soirées de "classes". Certaines permettent des défoilements remarquables. On se plaît à jouer aux hommes des tavernes, à jouer aux cartes; la scène permet les petites "pointes" aux Autorités, aux professeurs. On pla-carde souvent.



Soirée de classe caricaturale. L'acteur de gauche serait le notaire Georges-Henri Dubé de Rimouski. A remarquer: en bas, à gauche, une coiffure maintenant disparue.

Ces soirées de théâtre, de music-hall, obligent des garçons à s'habiller en filles. Vous pouvez vous imaginer comment s'effectua le choix malgré les protestations. Le maquillage permet de cacher le visage. Les formes exagérées font toujours rire. Bref, la tolérance l'emporte.



L'irascible personnage de gauche est joué par M. l'abbé Yves-Marie Dionne de l'UQAR.

Par contre, des soirées de classe peuvent être très sérieuses. Par exemple, en 1942, une classe d'Eléments-Latins présente un texte de l'abbé



Rôle de Sa Majesté joué par Paul Fradette, autrefois de Matane. En bas, à gauche, jambes et bras croisés, Jean-Guy Nadeau du Rapport Nadeau et de l'UQAR. Aux genoux de Sa Majesté, toujours impénitent. . . l'auteur de ces lignes.

Louis-Philippe Saint-Laurent intitulé Sa Majesté la Langue française. La réalisation est de Lionel Dion aujourd'hui une des compétences de la Régionale du Bas-Saint-Laurent.

La vie culturelle du Séminaire de Rimouski est marquée par les saisons, par le calendrier religieux. Les activités profanes l'intéressent aussi.

En automne, le pique-nique annuel provoque un remue-ménage considérable. C'est l'occasion de l'expression de la joie, des chants souvent "salés".



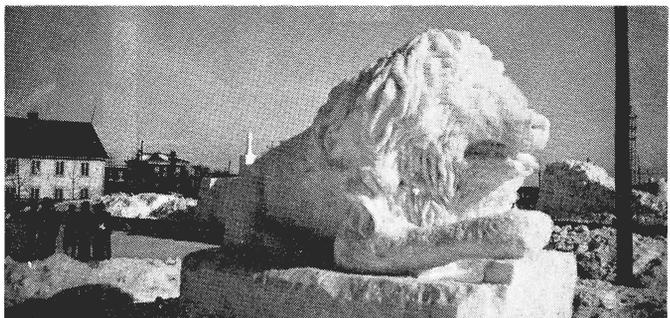
Lindberg Soucy de Québec, l'un des derniers conteurs, au centre de la photo. A l'extrême gauche, mains dans les poches, Gilles Beauchemin, actuel directeur du Cegep, 1945.

Le 22 novembre, la fête des musiciens et de Sainte-Cécile ramène en concert l'Harmonie et l'orchestre. Le 25 novembre, jour des philosophes au Séminaire, est marqué par la présentation soit d'un film, soit d'une pièce de théâtre. La "classe" en fête, repue de gâteries préparées par les Soeurs de la cuisine, se rendait "sérénader" ces mêmes soeurs et leurs aides.



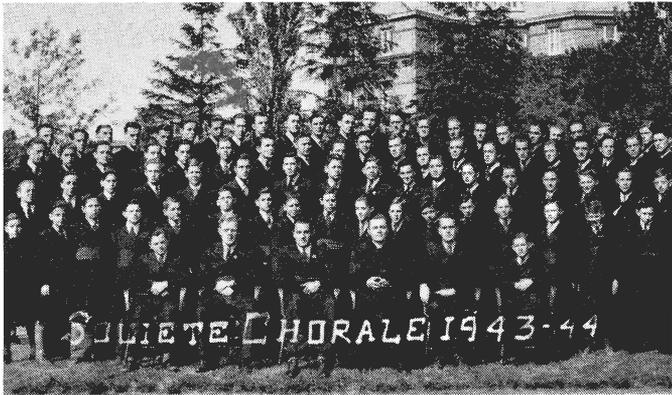
1949. Nive Voisine, de l'Université Laval remercie les Soeurs de leur bon repas. De face, à droite, le Dr André Bernier de Rimouski et Jean Drapeau de l'UQAR. La redingote, le costume obligatoire, était de rigueur.

Les festivités de novembre ont commencé le 4 avec la fête des Anciens.



Le printemps, si long, encourage les mains expertes à la sculpture quand d'autres profitent des congés à écouter les milliers de disques de la salle de lecture où se trouvent journaux et revues.

Le Séminaire de Rimouski a été caractérisé par ses corps musicaux et par ses chorales. Il existait une petite et une grande chorale. Ses groupes furent longtemps dirigés par l'abbé Raoul Roy, ex-curé de Saint-Pie X de Rimouski, de Bic, maintenant retiré. Monsieur Roy donnait, en plus des cours de solfège pour tous, des cours de dessin.



A gauche de M. Roy, Jean-Marie Joly et Paul Desjardins de l'UQAR. A la droite de M. Roy, le Dr Godbout, maire de Rivière-du-Loup, l'abbé Hallé de Pointe-au-Père, Normand Bérubé, notaire de Causapsal. A l'extrême gauche, debout, première rangée, le Dr Charles E. Beaulieu, premier recteur de l'UQAR.

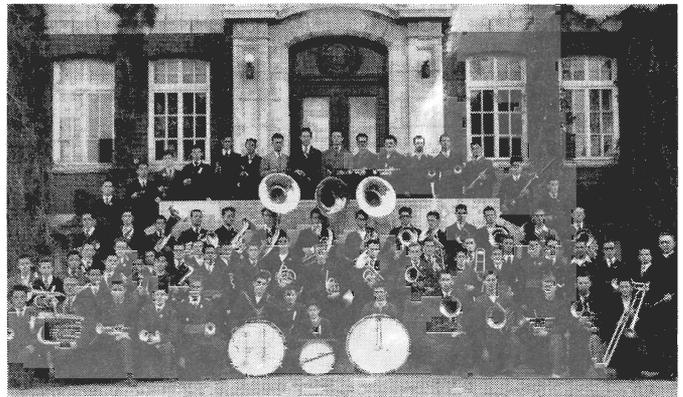
Le Séminaire de Rimouski comptait une population de près de 500 élèves vers 1950. Lorsque ses animateurs réunissaient tous les chœurs, tous les instrumentistes, ils pouvaient compter sur plus de 250 participants. Qui parle de participation?

Qu'on regarde cette photo de l'orchestre Saint-Charles sous la direction de l'abbé Antoine Perreault, véritable artiste et grand musicien lui-même.



Au premier violon, Philippe Michaud de Rimouski. A l'extrême gauche, au violon, M. Paul-Arthur Gendreau de Rimouski. Vers 1954.

Qu'on s'imagine la puissance de cette fanfare, appelée de préférence l'Harmonie Sainte-Cécile, sous la direction de l'abbé Charles Morin, violoncelliste.



Vers 1949, réunion de la Petite, Moyenne, Grande Fanfare. Que d'instruments! Que d'adeptes! M. Charles Morin, le directeur à droite.

Le tout réuni donne un spectacle d'une envergure incroyable. Par exemple, cette photo-souvenir de l'Opéra Joseph de Méhul représente une grandiose scène. (On ne voit pas les membres de l'orchestre). Cette réussite a été l'oeuvre des Perreault, Beaulieu, Roy, Morin, Lamontagne. Plus de 200 costumes, des heures de répétitions, des partitions musicales à corriger, et les acteurs principaux à préparer. . . "sans nuire aux études. . ."



Gilles Vigneault fait partie des chœurs. Cet opéra l'a influencé. Ce "son" qui le caractérise, revient souvent dans ses plus belles oeuvres: il "sent" méhul.

Ces grands spectacles n'empêchent pas les grandes fêtes religieuses d'octobre, préparées dans les moindres détails avec l'orgue de l'abbé Lavoie, les cordes de Perreault et la chorale de Roy. La semaine Sainte avec les "Improperes", la Fête du Supérieur, la visite de l'Archevêque. Bref, la fête et la célébration se terminent avec la distribution des prix en juin: autre occasion de spectacle.

L'étranger qui découvre cette vie culturelle ne peut cacher son étonnement. Un major de l'armée britannique, inspecteurs des fanfares militaires, en a perdu son flegme anglais. Durant la guerre, il s'amène au Séminaire où répète l'Harmonie, devenue fanfare du Régiment des Fusiliers du Bas-Saint-Laurent. Après bien des efforts, il n'a pas réussi à nous faire jouer, selon son dire, notre hymne national. The God save the King. Chose étrange, pendant trois jours, il assiste, sur notre invitation, à trois concerts dans des salles comblées. La chorale; l'Harmonie; enfin l'orchestre présente la Symphonie NO. 100 de Haydn, dite Militaire, un concerto pour clarinette avec comme soliste, un simple étudiant, Benoit Michaud de Ste-Rose, aujourd'hui Ville Dégelis.

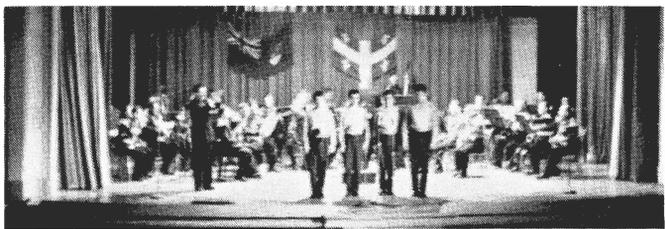
Des groupes plus petits ont connu énormément de succès. Pensons à l'Octuar de Georges Beaulieu, continué par Paulo Paré.



L'Octuar en 1954-55. A la droite de l'abbé Georges Beaulieu, Richard Poulin, directeur de l'École Paul-Hubert, à Rimouski.

Une autre chorale se faisait prier pour "sortir" du Séminaire. Il s'agit des voix de Roger et Jean-Charles Beaulieu, de Georges Beaulieu, de Raoul Roy, de Charles Morin, d'Armand Lamontagne, tous prêtres. D'après ce que nous en avons su, c'est à croire qu'on désirait se faire enterrer par cette chorale que dirigeait Antoine Perreault ou Georges Beaulieu. On retrouvait à l'orgue l'abbé Auguste Lavoie ou Mgr Alphonse Fortin.

Toute la vie de l'internat aurait pu suffire à occuper la gent étudiante. On y ajoutait la visite des chorales de l'extérieur. Les corps musicaux des autres villes rendaient visite aux amis du Séminaire. Bref, les portes étaient ouvertes aux amateurs de musique, aux conférenciers reconnus, aux grandes démonstrations que furent par exemple Les Semaines Sociales du Canada. Il reste que les troupes de théâtre comme les Compagnons de Saint-Laurent y connurent d'énormes succès. La fanfare du 22e Régiment a connu des heures de gloire. La preuve cette photo.



Le 22e Régiment et le Quatuor du Collège de Lévis dont faisait partie Gaston Rochon, accompagnateur de Gilles Vigneault.

Mais la vie culturelle régionale a surtout été marquée par la fameuse Société des Concerts, à partir de 1940. Qui a entendu Pinza, Robeson, Piatigorski, Neveu, Primrose et combien d'autres comme Varnay, Warfield, Price, Jobin, de Paur, ne peut que dire qu'il a connu ce qu'il y avait de mieux. D'autres compagnies ont suivi comme celle des Madore à Rimouski. A Amqui, Matane, Sept-Iles, Rivière-du-Loup, on a favorisé la venue d'artistes de renom. Nous avons assisté à la naissance des Jeunesses Musicales.

Comme étudiant, avoir assisté à quelque cinq pièces de théâtre par année, jouées par les meilleurs, avoir assisté à cinq grands concerts chaque année, sans compter les autres manifestations culturelles, sans déboursier un sou, c'est avoir connu l'âge d'or c'est-à-dire un monde qui n'existe plus. Le Séminaire de Rimouski était le haut de la pyramide. C'était le point d'arrivée. Ce fut aussi le point de départ d'échanges et d'encouragements inconditionnels.

Les grands groupements musicaux étaient les invités des Soeurs de l'Hôpital et de leurs étudiantes infirmières, de l'Orphelinat, des Soeurs du Saint-Rosaire et des Dames Ursulines. Chaque année l'Institut de Technologie, les Ecoles Normale et de Commerce demandaient notre participation à leurs fêtes culturelles.

Bien plus, pour encourager les étudiants ou pour les remercier, le Séminaire permettait un pique-nique annuel à ses corps musicaux. L'autobus a donc conduit cette jeunesse joyeuse de Cabano à Sainte-Anne-des-Monts et partout ailleurs. Le soir, on donnait un concert. Le retour s'effectuait dans la nuit. Heureux, on ne pensait pas au lendemain. . . 5h25.

Evidemment, les vacances provoquaient la création de troupes ou d'orchestres. . . Il y eut des tournées jusqu'aux U.S.A., dit-on.

Tout cet engouement pour les "belles choses" peut difficilement se mesurer lorsque l'individu est laissé à lui-même, lorsqu'il quitte le milieu privilégié qui le pousse à la "culture".

Ces chorales d'Amqui, de Trois-Pistoles, de Rimouski, de Matane, ces fanfares de Causapscal, de Mont-Joli, d'Amqui, de Matane sous l'habile direction de Monsieur Lavoie, sont-elles le prolongement du cléricisme culturel tel que nous le concevons? Les troupes de théâtre qui hantent nos salles paroissiales, qu'on découvre le 24 juin, à l'occasion de festivals, doivent-elles des redevances au mouvement culturel amorcé et entretenu par le Séminaire?

Il nous est impossible de répondre d'une façon catégorique. Nous affirmons cependant que parmi les investigateurs de ces organismes, nous reconnaissons des noms et des visages. Nous notons même que les plus intéressés aux "belles choses" n'ont pas tous terminé leurs études. Faut-il croire qu'ils comprennent ce qu'ils ont manqué, indépendamment des valeurs que donnait la Société à tel type d'études par rapport à un autre?

Bref, et ceci n'est qu'une piste bien faible, les premiers marchands de disques surprenaient les vendeurs quand ils insistaient sur l'achat d'une musique que boudaient les grandes villes. Qu'on en parle à Maurice Charette de Rimouski. C'était avant la venue des créateurs de vedettes et l'apparition de la guitare à l'électricité. Grand bien fasse au chansonnier, longtemps considéré comme un genre mineur.

Jos.-M. Levasseur
Cégep de Rimouski.

N.B. Toute personne qui désire des références précises peut s'adresser à l'auteur.

La plainte, un écho de la tradition orale

Il est un domaine encore peu exploré de notre patrimoine régional; c'est celui de la littérature orale qui s'exprime sous différentes formes, chansons, contes, légendes, histoires, etc.

Parmi les chansons populaires d'autrefois, il est un genre qui a été remis en honneur par Georges Langford avec "La plainte des LEBEL", ces braves Madelinots (Daniel Lebel, son fils, son gendre, son neveu, Philius à Arsène et trois autres avec eux) qui ont péri corps et biens, emportés sur une banquise, en mars 1911, lors d'une tragique chasse aux phoques.

Des "vieux" de chez nous se souviennent encore de la plainte du TITANIC, ce luxueux paquebot britannique qui sombra dans l'Atlantique nord, le 14 avril 1912.

Qu'est-ce qu'une plainte et comment prend-elle naissance? La plainte est une chanson populaire qui raconte les malheurs d'un individu ou d'une famille. Elle relate sur un ton lyrique des événements tragiques survenus dans une région: une noyade, un naufrage, une catastrophe publique, une situation pénible. Son auteur, un témoin ou un contemporain improvisé poète pour l'occasion, est demeuré le plus souvent inconnu.

La plainte exprime aussi, d'une manière naïve et un peu frustrée, des sentiments religieux ou des pensées moralisantes, mêlés de considérations fatalistes. Dieu y est présenté sous les traits d'un "juge redoutable". La mort qui survient à l'improviste apparaît presque toujours comme le thème dominant: "... la mort à toute heure... pourrait bien vous frapper". (plainte de Durette).

Certains drames survenus dans notre région ont donné naissance à des plaintes qui sont encore transmises de génération en génération dans certaines familles de chez nous. Citons-en quelques-unes recueillies grâce à la collaboration d'étudiants du Cegep de Rimouski intéressés aux richesses de notre patrimoine régional.

La plainte de Fournier

Cette plainte nous a été fournie par Gaëtan Saintonge, étudiant au Cegep de Rimouski en 1976-1977. Elle a été chantée par son frère, Bertin, d'Amqui. La plainte raconte la mort tragique du jeune arpenteur Frédéric Fournier de Saint-Jean Port-Joli, noyé le 6 juin 1831, à l'âge de 22 ans dans le lac Matapédia.

I

Je pars avec répugnance
De la maison paternelle
Le quinze de mai, dimanche,
Avec un grand naturel
Seul avec le Major Wolfe,
Ne voulant pas se laisser,
Pour aller à Ristigouche
Conduire le chemin tracé.

II

Quand nous fûmes à Métis,
Au chemin débarrassé
Qu'on a fait moi et Franchis
La dernière année passée,
A Matapédia grand lac
Il nous a fallu camper,
En attendant des Micmacs
Les provisions mentionnées.

III

Onze jours passés de même
Presque rien de quoi manger.
Nous étions devenus blêmes
Et de la peine à marcher.
Attendant par Ristigouche
Les provisions mentionnées
Ne voyant plus de ressource
Il a fallu avancer.

IV

Nous embarquons jusqu'à
Wolfe
Dans les endroits dangereux
Pour aller à Ristigouche
Rien autre chose qu'un cajeu.
Et tous sont lassés de même
Ont presque tous débarqué,
Excepté trois et moi-même,
Il a fallu continuer.

V

En arrivant à la chute
Le cajeu a chaviré
Les bouillons comme des
buttes.
Les trois autres se sont
sauvés.
Moi n'ayant pas eu la chance
D'avoir une branche attrapé,
Le six de juin par malchance
Le monde a fallu laisser.

VI

Vingt-deux années, c'est
mon âge.
J'ai déjà bien voyagé
En différents arpentages
Avec mon père, vous savez.
Déjà deux fois dans la vie
Que la mort m'a menacé
Par jalousie ou envie
Me voilà donc achevé.

VII

Jeunes gens, vous croyez
peut-être
Que la mort est éloignée.
Comme vous je croyais être
Sur la terre bien des années.
Trompé comme beaucoup
d'autres
Croyant toujours me sauver
Vous apprendrez par les
autres
Que je viens de me noyer.

VIII

Mon corps est à la voirie
Exposé aux animaux
Eloigné du Port-Joli
A deux cents milles plus
haut.
Chers parents, quelle est
la peine
Que je m'en vais vous
causer!
Priez pour mon âme en peine
Puisque mon corps est noyé.

Quand le corps du malheureux fut retrouvé, "on comptait sûrement que ses parents le transporteront à St-Jean Port-Joli, pour lui donner la sépulture. On dut voir d'un mauvais oeil leur absence, et le barde ajouta le couplet suivant à sa plainte" (1).

IX

Si mon corps était des piastres
Vous verriez le père Fournier
Traverser bien d'autres lecs
Sans craindre aucun danger.
Mon cher père, craignant
la peine
N'a pas voulu se risquer
De venir à Ristigouche
Y chercher mon corps brisé.

Toutefois, pour rendre justice à la famille du malheureux Fournier,

ajoutons qu'en 1864, lors de l'installation de la ligne du télégraphe dans la Vallée, un de ses frères vint exhumer ses restes, pour les transporter à St-Jean Port-Joli. Mais il n'y trouva plus que quelques fragments d'ossements. Il demanda alors aux ouvriers qui travaillaient là d'y faire le petit enclos, qui existe encore aujourd'hui, et d'y planter la croix avec l'inscription que le temps n'est pas encore parvenu à effacer (2).

La complainte de Durette

Cette complainte a été chantée par M. Louis Desrosiers, 73 ans, de Chicoutimi. Elle relate le sort tragique d'un nommé Durette égaré en forêt dans le "cinquième" du Bic et qui périt de froid vers le milieu du XIXe siècle. Elle nous a été fournie par Serge Marquis du Bic, étudiant au Cegep de Rimouski en 1976-1977.

I

Oh jeunes gens qui vivez sur la terre
Dans les plaisirs et dans la liberté
Sans y songer que la mort à toute heure
Dans un instant pourrait bien vous frapper
Préparez-vous à ce coup redoutable
Vous ne pouvez jamais trop y penser
Vous comme moi il est trop véritable
Vous ne savez de quelle mort vous mourrez.

II

Tout comme moi je pensais bien de même
Que de ma mort j'étais très éloigné
Comptant hélas sur ma vieillesse extrême
Déjà un an que j'étais marié
Déjà heureux croyant de vivre encore
Me préparant un heureux avenir
De mon épouse que j'aimais comme l'aurore
Ne sachant pas que je devais mourir.

III

Partant hélas avec une joie extrême
Dès le matin qui était le jeudi
Avec mon frère pour monter au cinquième
Par le chemin qu'a fait Firmin Marquis
Me séparant de mon frère Joseph
Pour prendre un chemin qui devait me raccourcir
Ne sachant que pas que ce jour de tristesse
Serait le jour où je devais mourir.

IV

Après avoir monté avec misère
Dans le chemin que j'ai pris pour appui
Je me croyais vis-à-vis de mon frère
Tout aussitôt je lui jetai un cri
N'entendant rien pour y guider ma course
A travers le bois je me suis précipité
Pour traverser me servant de ma bouche
Criant mon frère, mon cher frère aide-moi.

V

Je me croyais faire une route sûre
Lorsque j'étais tout à fait égaré
Marchant, criant, courant à l'aventure
Dans peu de temps je me suis très éloigné
La peur en moi prenait aussi sa place
La faim, la soif vinrent se présenter
A coup de poing j'ai défoncé la glace
Sur un ruisseau pour me désaltérer.

VI

J'étais alors si troublé en moi-même
Je ne savais plus quel côté marcher
J'ai bien passé auprès d'une cabane
Sans y daigner même la regarder
J'ai bien monté de bocages en bocages
Lorsque la nuit était très avancée
Les pleurs alors arrosaient mon visage
Lorsque je vis mon trépas approcher.

VII

Je me suis fait un lit de sapinage
Pour me coucher croyant me reposer
Le froid alors vint glacer mon visage
Qu'il m'a forcé de me faire relever
La faiblesse alors était dans tous mes membres
Et c'est à peine que je fis quelques pas
Autour d'un arbre je marchais bien sans charme
Disant Seigneur: retarde mon trépas.

VIII

Adieu mon père, ma mère inconsolable
Adieu Marie, mon épouse chérie
C'est devant Dieu ce juge redoutable
Que ma pauvre âme doit s'anéantir
Mon corps restera enfoncé dans la neige
Bien exposé à être dévoré
Priez pour moi mes amis de la terre
Je dois mourir dans un bois éloigné.

IX

Le lendemain son père qui se lamente
Ne pouvant pas encore le retrouver
En peu de temps le monde se rassemble
Prenant le bois de chacun leur côté
La neige hélas tombait en abondance
Dieu permit pas de chercher pendant la nuit
Le cinquième jour ils ont eu plus de chance
En le trouvant tout glacé et sans vie.

X

Là on peut douter de la scène touchante
Lorsqu'il fallut le rentrer au logis
Sa mère hélas tomba en défaillance
Sa femme aussi poussait de tout hauts cris
Cessez vos pleurs parents inconsolables
Un jour viendra qu'il vous faudra mourir
C'est devant Dieu ce juge inexorable
Qu'il faudra tous un jour s'anéantir.

La complainte de l'Empress (Air: Minuit chrétien)

Composée à la suite du naufrage de l'EM-PRESS OF IRELAND survenu le 29 mai 1914, au large de Sainte-Luce-sur-Mer, cette complainte nous a été communiquée par M. Adrien Quimper de Rimouski.

I

Le Saint-Laurent à l'onde enchanteresse
Suivait son cours lent et majestueux
L'Empress filait diminuait sa vitesse
Car le brouillard enveloppait les cieux
Sur ce vaisseau qui portait tout un monde
Chacun dormait ignorant le danger.
Un cri soudain vint de la nuit profonde
Debout, debout car l'Empress va couler (bis).

II

Un charbonnier a frappé le navire
Semant la mort par un grand trou béant
Les passagers pleurant dans leur délire
Cherchaient partout leurs amis, leurs parents
Ils s'élançaient dans les vagues perfides
Tout affolés, le corps à moitié nu
En un instant, dans l'élément liquide
Horreur, horreur l'Empress est disparu (bis).

III

Il entraînait dans les eaux du grand fleuve
Ses occupants hier contents, joyeux
Mais aujourd'hui les orphelins, les veuves
Sentent couler les larmes dans leurs yeux
L'Empress brisa par la mort les familles
Ce souvenir doit rester dans leurs coeurs
Peuple habitant les campagne ou les villes
Prions, prions pour eux le Rédempteur (bis).

IV

Le fond du fleuve est aujourd'hui leur tombe
Dernier sommeil précédant le Grand Jour
Mais aujourd'hui un devoir nous incombe
Aux affligés il faut porter secours
Pour adoucir leur peine et leur misère
A pleine main donnons, donnons pour eux
La charité suivra notre prière
Donnons, donnons pour tous ces malheureux (bis).

La complainte d'un sinistré de Rimouski [Air: Minuit chrétien]

Le journal L'ECHO DU BAS SAINT-LAURENT, en date du 2 mai 1951, p. 7, reproduit sous la signature de A. Houde, les paroles d'une complainte sur le feu de Rimouski survenu le 6 mai 1950.

I

C'est le 6 mai, l'an mil neuf cent cinquante
Un vent furieux souffle sur Rimouski
En se tordant les arbres se lamentent
Le ciel est gris, la mer est en furie
Soudain un cri, oui un cri de détresse
Sème l'émoi dans les coeurs angoissés
Au feu, au feu et vite l'on s'empresse
Au feu, au feu, la ville est en danger
Au feu, au feu, la ville est en danger.

II

Le vent violent, dans toute sa furie
Avait rompu un gros fil électrique
Le feu alors surgit comme par magie
Semant partout la peur et la panique
Il dévora en moins d'une journée
Le gros moulin, gagne-pain des ouvriers
Toute la ville en était éplorée
Au feu, au feu, la ville va y passer
Au feu, au feu, la ville va y passer.

III

Le vent hélas dans sa course inouïe
Fit propager l'élément destructeur
A Rimouski, cette ville si jolie
Tant admirée de tous les visiteurs
Une pluie de feu s'abattit sur la ville
Et ravagea des centaines de foyers
Femmes et enfants s'enfuyaient de la ville
Au feu, au feu, la ville est un brasier
Au feu, au feu, la ville est un brasier.

IV

Le séminaire, l'hôpital et l'hospice
Furent la proie de ce feu destructeur
Sans oublier le palais de justice
Et tous les autres qu'a frappés ce malheur
Cette "Nuit Rouge" reste bien gravée
Dans la mémoire de ceux qui l'ont vécue
Mais aujourd'hui cette épreuve est passée
Du feu, du feu, nous n'en voulons plus
Du feu, du feu, nous n'en voulons plus.

V

Les policiers, l'armée et la Croix-Rouge
Vinrent au secours des sinistrés
Ils ont compris qu'après cette "Nuit Rouge"
Leur dévouement serait apprécié
Les Rimouskois qui toujours se souviennent
N'oublieront pas l'appui de la Croix-Rouge
Qui sait guérir ceux qui sont dans la peine
Donnons, donnons, donnons pour la Croix-Rouge
Donnons, donnons, donnons pour la Croix-Rouge.



Une partie de la rue St-Louis à Rimouski en mai 1950.

A une époque qui ne connaissait pas encore les puissantes techniques de communication d'aujourd'hui, la tradition orale tenait une place importante dans la vie des gens. Tout drame qui semait la consternation parmi la paisible population rurale de chez nous trouvait son dénouement normal dans une complainte, composée par un auteur plus soucieux peut-être de frapper l'imagination populaire que de suivre les règles de l'Art Poétique..

Lionel Pineau

La complainte de Durette

(*)

(*) Formule censément proche de l'original.

OU

(**)

Oh jeu- nes gens qui vi- vez sur la ter - re
 Sans y son - ger que la mort à toute heu - re

Dans les plai- sirs et dans la li - ber - té Pré - pa - rez-
 Dans un in - stant pour- rait bien vous frap - per

vous à ce coup re- dou - ta - ble Vous ne pou-
 vez ja - mais trop y pen - ser Vous com- me moi il

est trop vé - ri - ta - ble Vous ne sa - vez de
 quelle mort vous pour- rez.

(**) Telle qu'interprétée le plus souvent par le chanteur.

La complainte à Fournier

(4)

I- Je pars a- vec ré - pu - gnan- ce De la mai- son pa- ter - nelle
 Le quin - ze de mai, di - man- che, A-vec un grand na- tu - rel .

Seul a - vec le Ma- jor Wol- fe, Ne vou - lant pas se lais - ser,

(4)

Pour al - ler à Ris- ti - gou- che Con- duire le che - min tra - cé.



Entretien avec Roger Fournier, écrivain d'ici

Q. Roger Fournier, pouvez-vous nous raconter les meilleurs souvenirs d'une enfance passée à St-Anaclet?

R. Les meilleurs souvenirs remontent à peu près à l'âge de cinq, six ou même sept ans. D'ailleurs, il y en a un qui est tellement fort qu'il revient dans "Les cornes sacrées" (1): quand Norbert est en route entre le Bic et St-Fabien, avec son taureau, je décris le matin au soleil levant ou presque, au moment où les paysans sont dans le champ; c'est encore l'époque des chevaux, il y a très peu de tracteurs. Bien ça, c'est un souvenir de St-anaclet où je m'étais levé un matin et partais pour l'école à sept heures. C'était au mois de mai et le soleil, à l'heure qu'il était, était encore assez incliné et frappait sur le village en passant par-dessus la côte de la maison chez-nous et sur le fleuve. C'était d'une luminosité extraordinaire, il y avait des odeurs fantastiques: c'est la terre qui se mettait en marche pour la chaleur. C'était le printemps. J'avais été frappé par ce truc-là, même que j'en avais fait une composition française au collège plus tard. Mais c'était tellement puissant ce souvenir-là que je l'ai travaillé trois, quatre fois, jusqu'à... ma dernière composition que sont ces quelques pages dans "Les cornes sacrées". J'étais sorti de la maison. Il y avait mon père qui labourait dans la côte en face et je l'entendais parler aux chevaux. J'entendais les bruits des chaînes, les trains de fer qui frappaient sur les baculs. C'était fantastique. Pour moi, ça a été un beau moment, un des plus beaux. A part cela, il y a tous mes souvenirs de mes relations avec ma mère et mon père. On a été élevé dans notre famille avec beaucoup de tendresse. Ma mère, qui a eu dix-huit enfants, a toujours été très tendre pour nous. Et mon père aussi. C'est mon grand-père qui, lui, faisait le "gueulage" à la maison. Il criait et il cherchait à nous accrocher quand on était trop malcommodes pour nous frapper avec la "strappe" comme on disait. Mais on se sauvait, on courait plus vite que lui. Et mon père était toujours très bon. Il ne nous frappait pas. Bien sûr, il "gueulait" comme tous les pères, mais il ne se passait rien. Il avait assez d'autorité pour qu'on lui obéisse sans nous toucher.

Il y a un autre beau souvenir que je vais essayer de raconter. Il y a, par exemple, beaucoup de souvenirs du matin, de l'avant-midi, avant que j'aille à l'école, ou quand le soleil frappait dans la maison. C'était très beau.

Il y avait les enfants qui restaient, jouaient ou ne faisaient rien, et une atmosphère fantastique avec le poêle à bois qui chauffait. Et maman qui vaquait à ses occupations. J'ai eu beaucoup de jours comme cela, que j'ai gardés, qui me restent parce que c'était vraiment un moment de matrice pour moi. C'était vraiment le temps pur, très fécond, de relations absolument innocentes avec mes frères, mes soeurs, et ma mère. Je dis innocentes parce que je ne savais absolument pas ce qui se passait. Et ma mère, qui n'était pas une personne instruite, mais qui était une vraie mère, nous enveloppait comme cela. On la voyait soigner le bébé et l'allaiter. Parce qu'il y a toujours eu un bébé! Il y en avait un qui se traînait par terre, un autre qui était dans le ber, celui qui avait deux ans, celui qui avait trois ans, et elle qui était enceinte tout le temps. Et on la voyait s'asseoir, prendre un bassin d'eau tiède en face du four ouvert, se mettre à la chaleur, désemmailloter le bébé (à l'époque le bébé était toujours emmailloté), le nettoyer, le laver, le prendre, soulever son tablier et le faire boire au sein. Ces scènes là me sont toutes restées. Et c'est vraiment du temps de matrice pour moi; je pense que ça a été très important.

Si on ajoute cela à la vie sur la terre, en extérieur, quand je sortais, le contact avec les animaux, le vent, la pluie, etc. . . , je pense que ça a contribué à me donner quelque chose que je trouve capital pour moi: l'harmonie, le besoin d'harmonie. Je ne vis pas s'il n'y a pas d'harmonie, je ne suis pas capable. Et aussi un certain sens des forces de la nature, une acceptation de la nature. Parce que la nature n'est ni bonne, ni méchante. Elle "est" la nature. Quand on dit que la mer est belle, la mer est bonne, moi je me marre. La mer peut très bien être méchante, elle peut nous engloutir. Et elle peut être très très belle, nous faire rêver, évidemment. Elle est aussi un des symboles les plus extraordinaires au monde. On peut rêver au symbole de la mer pendant des années. Comme être humain, on peut passer sa vie à rêver à cela, et d'ailleurs on le fait. Pour moi la mer c'est la source, c'est de là qu'on vient. Et c'est pour cela que la femme est aussi importante: le ventre de la femme, c'est la mer. Et c'est pour cela qu'il y a un personnage qui s'appelle Thalassa dans "Les cornes sacrées", parce que c'est le symbole de la mère et de la mer (Thalassa veut dire "mer"). Je me suis nourri à Ferencszi qui

a écrit une théorie que je trouve fabuleuse, dans un petit livre qui s'appelle "Thalassa" (en sous-titre "Psychanalyse des origines de l'humanité") (2). Et lui, il dit une chose que je trouve très belle: au début, il y a des millions d'années, tout ce qui vivait était dans un milieu aqueux, tout était dans l'eau; à un moment donné, il y a eu une catastrophe et des êtres ont été projetés hors de ce contexte. Ils ont été obligés de se défendre, de se développer. L'évolution a passé par là. De sorte que tous les mammifères, dans leur acte de procréation, ce qu'ils font, c'est de tenter de retourner à la mer.

Q. Et les meilleurs souvenirs de vos années d'étude au Séminaire de Rimouski. . .

R. Ah oui, j'en ai, mais cela serait plus global si j'en parlais. Ça a été, je dois dire, très difficile pour moi. Quand je suis parti pour le collège, à quatorze ans, je suis passé du XIXe siècle au XXe. Ça a été un bond terrible pour moi. Je sortais d'un milieu où il n'était pas question de littérature. J'avais lu un livre, "Un homme et son péché" et j'avais écrit six lignes de composition française. J'étais innocent, comme Norbert est innocent (c'est moi que je suis allé chercher à cet âge là quand j'ai décrit Norbert). Donc tout d'un coup, il y a eu des grammaires (quatre grammaires), du latin. C'était terrible. Et je ne savais pas où je m'en allais du tout. Mais au bout de deux ans, je ne sais pas ce qui est arrivé, je me suis mis à aimer cela. J'ai cessé de m'ennuyer (parce que je m'ennuyais de la ferme; moi, je me préparais à remplacer mon père sur la ferme), et tout d'un coup je me suis aperçu qu'il y avait des choses qui étaient belles et que des gars avaient écrites dans des livres, des poèmes, des romans. . . J'ai trouvé cela très beau. Et la musique aussi. J'ai découvert la musique à ce moment là, autre que la musique traditionnelle, folklorique. Et ça a été extraordinaire pour moi ces découvertes là. Je suis devenu passionné de musique, de poésie, etc. . . Si bien que j'ai négligé beaucoup mes études académiques, et que j'ai eu de moins bonnes notes pendant plusieurs années. Je n'ai pas été un élève brillant, mes professeurs peuvent vous le dire, s'ils ne sont pas morts. J'étais couci-couça. J'étais un type assez rêveur, pas capable de se prendre en mains. Je crois que j'ai fait un effort la dernière année, en physique. C'était la huitième et la dernière, et il fallait que je passe le bacc. qui était très sérieux. Et j'ai vraiment donné un grand coup de collier pour passer honorablement.

Le souvenir le plus marquant, ça a été ma rencontre avec Vigneault, que je voyais de loin. Il était deux ans avant moi et il me fascinait parce qu'il était poète (il écrivait des poèmes dans la revue qui s'appelait "La Vie Ecolière"); il me fascinait même physiquement. Et quand j'ai été dans la même salle que lui, en Méthode (lui était déjà en Belles-Lettres), je me suis arrangé pour entrer en contact avec lui. En patinant un soir, sur la glace, je l'ai "bumpé" comme il faut et il est tombé. Il s'est relevé furieux, il criait contre moi et j'ai dit: "C'est rien, t'énerve-pas, je voulais te parler". Il s'est calmé et je l'ai amené dans la salle d'études. J'avais eu en prix l'année précédente, une anthologie de poésie et je lui ai dit: "Je sais que tu fais des vers, regarde". On est devenus amis, et ça a été la plus grande amitié de ma vie, qui dure encore. On s'est vus tout le temps, on a continué le cours, on s'est retrouvés à l'université, et après l'université, jusqu'au moment où il s'est marié, on a vécu dans la même chambre. Puis après, ce fut la séparation: lui s'est marié et moi je suis parti pour Montréal. Mais on a continué à se revoir après, j'ai même travaillé à la mise en scène de ses spectacles pendant quelques années, au tout début. Maintenant, je n'ai plus le temps. C'est "le" grand souvenir.

Pour le reste, ce sont des moments d'excitation, d'émerveillement. Ou alors, par exemple, des professeurs qui sans le savoir, m'ont donné le goût de quelque chose. Il y en avait un qui s'appelait Robert Michaud, qui était petit, tassé sur lui-même, sportif, et je le trouvais extraordinaire parce qu'il était allé étudier à Rome et qu'il aimait beaucoup le grec. Ça m'a d'ailleurs servi quand j'ai commencé "Les cornes sacrées"; pas dans la version qu'on a, qui a cent-cinquante pages en moins (le pourquoi et le comment du livre, on l'a enlevé et on a juste gardé Norbert et son histoire). Je racontais cela: un jour il y avait une tête de taureau dessinée au tableau et il



Roger Fournier [à gauche] et Gilles Vigneault.

nous avait dit: "dans la langue hébraïque, il y a eu la lettre à l'f, mais avant il y a eu la tête de taureau renversée, et c'est un signe qui a donné la lettre à l'f, qui est devenue la lettre alpha". Ça, ça m'avait fasciné, et j'aimais beaucoup cet homme-là. J'étais mauvais en grec, je n'arrivais pas à avoir de bonnes notes tellement. Pour moi c'était une gymnastique de l'esprit, moi qui étais encore paysan (je l'ai été jusqu'à vingt-cinq ans, et je le suis d'ailleurs encore aujourd'hui: je me suis acheté un bout de terre et je cultive). Intellectuellement, pour moi c'était difficile de faire du grec et j'arrivais mal, mais j'aimais cela.

Donc, il y a encore ce genre de souvenirs-là, d'un professeur qui sans le savoir a dit quelque chose qui m'a frappé et dont je me souviens encore aujourd'hui. Qui m'a guidé, qui a fait que plus tard je n'ai eu qu'une idée, c'est de partir et d'aller en Grèce. Il y avait lui et l'abbé Georges Beaulieu que j'ai revu il y a à peu près cinq ou six ans. On ne se parle pas, on ne se voit pas, on ne s'écrit pas, mais j'ai gardé une grande affection pour des gens comme ceux-là. Comme l'abbé Perreault (lui, je ne sais pas s'il est mort), et l'abbé Charles Morin qui dirigeait la fanfare dans laquelle je jouais. Ce sont des hommes qui ont dit des choses qui m'ont frappé, m'ont guidé tout le temps. Pour moi, ils sont restés des phares. Des hommes qui ont dit des phrases qui pour eux étaient peut-être banales, mais qui pour moi ont été capitales. L'amour que j'ai de la Grèce me vient de détails comme cela. Comment ça se fait que j'ai eu envie de faire naître un taureau dans le Bas du Fleuve et de l'envoyer dans l'île de Crète? C'est vraiment fabuleux, ça ne tient pas debout. Pourquoi? Pour moi c'est inexplicable. Quand j'y suis allé pour la deuxième fois et que j'ai redécouvert le palais de Cnossos (je l'avais oublié, j'étais déjà allé en 69, je connaissais bien sûr l'histoire du roi Minos, de son labyrinthe, du minotaure. . .), je ne savais pas (ou je l'avais oublié si je le savais), que le taureau était l'objet d'un culte à l'époque. Le palais du roi Minos était orné d'une paire de cornes tout le tour, on le voit très bien aujourd'hui sur la maquette à Héraclione. C'était un culte le taureau! Fabuleux! La force symbolique du taureau, c'était extraordinaire pour eux. Alors quand j'ai revu cela il y a deux ans, ça a été une émotion fantastique. Je "braillais". En marchant du port d'Héraclione jusqu'au palais comme je l'ai fait vraiment pour être capable de la décrire, en passant par la rue du marché, c'était absolument extraordinaire cette émotion-là, je l'ai gardée jusqu'ici, elle m'a transporté. . . Je savais que je m'en allais à Cnossos, mais je ne savais pas comment et quand. J'ai fait cette promenade là à pieds, deux fois, trois fois. C'est six ou sept kilomètres. Le taureau s'est mis en marche là, à ce moment-là. Et j'ai trouvé la fin comme cela, comment il passerait par la place du marché et que tout le village se mettrait en marche derrière lui. Et le saut de Norbert à la fin, je l'ai vu parce que j'ai revu les fresques où il y a ce saut-là dans le palais de Cnossos. Puis comment cela se fait que j'ai eu l'idée de faire jouer Norbert avec le taureau? Pour moi c'est

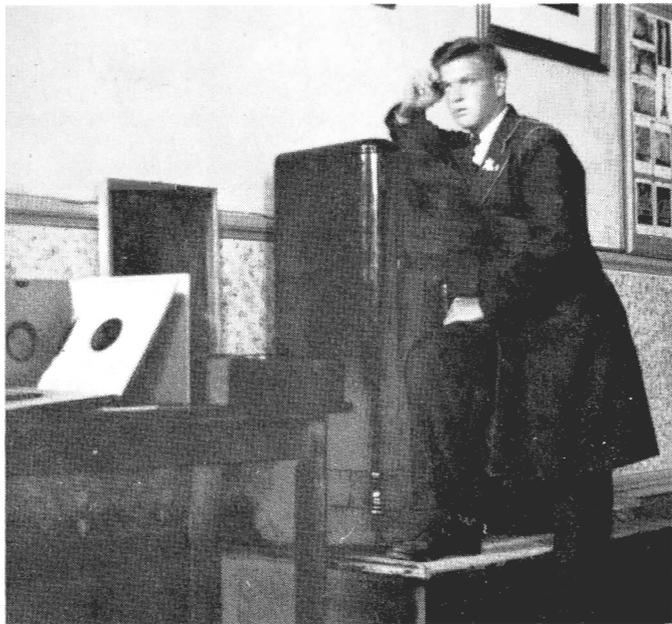
inexplicable. Je ne le sais pas. Et que cela m'a tellement servi. Les quatre-cinquièmes du livre étaient écrits et je ne savais pas encore ce que cela donnerait. Mais si Norbert n'avait pas joué avec son taureau, s'il ne l'avait pas dressé, s'il n'avait pas sauté avec lui, je n'aurais jamais pu faire le saut de la fin. Et la boucle est extraordinaire quand on arrive là.

Donc il y a eu cet amour de la Grèce que m'ont inculqué des hommes comme cela, qui l'ont fait sans le savoir. Je leur dois une reconnaissance extraordinaire. Et dès que j'ai eu un sou, dès que j'ai eu quitté le collège, je me disais: "Un jour je voyagerai. J'irai en France, bien sûr, mais il faut que j'aie en Grèce". Et je suis parti pour Paris en 1957 et je me suis dit: "Bon, là je reste à Paris, mais il faut que j'aie en Grèce".

J'y suis allé sans un sou. Et je suis resté pris avec ma femme et des amis à Athènes, une semaine presque sans manger. Mais j'étais heureux. Et j'y suis retourné en 69; ça a été un très beau voyage, plus facile. Et je suis allé encore pour finir le livre il y a deux ans.

Q. Les valeurs véhiculées par la famille et l'école à ce moment-là, c'était quoi?

R. C'était quelque chose qui n'existe plus aujourd'hui évidemment. On naissait catholique, la famille était sacrée, le prêtre était un être qu'on respectait; c'était lui qui avait raison. . . Ca ne nous empêchait pas de porter des jugements assez sévères sur certains de nos maîtres (entre amis, plus ou moins ouvertement). Mais on les respectait quand même. On marchait. On a suivi le rang. Puis on allait à la messe et on a continué d'aller à la messe après être sortis du collège, pendant un certain temps, parce que c'était là. On était nés catholiques, mais alors, profondément.



Roger Fournier au petit Séminaire.

Q. Vous avez quand même refusé ce qu'on vous imposait comme valeurs, vous avez réagi à cela?

R. Oui, très violemment. A un moment donné, pour moi, ces valeurs-là n'ont plus été vraies, et ça explique peut-être une certaine violence verbale dans mes premiers livres. Quand j'ai commencé à écrire, mon premier geste a été de crier "non" à cela. Parce que j'étais en lutte, sans le savoir, dans mon inconscient, dans mon subconscient. Tous ces problèmes qui existent à cause de la mort et qui étaient annulés par la présence de Dieu! On était à l'abri grâce à Dieu; ça allait bien, il y avait Dieu, tous les problèmes s'étaient réglés. Puis tout d'un coup tu dis: "Dieu, c'est bien beau, mais peut-être qu'il y a autre chose, peut-être que ce n'est pas vrai". Et quand le doute nous prend et qu'on écrit (on écrit parce qu'il y a de l'angoisse), fatalement, cette lutte-là fait que les premiers livres qu'on fait (c'est mon cas) sont violents. C'est le cri, le refus. "Inutile et adorable" (3), c'était un geste comme ça et beaucoup "Le journal d'un jeune marié" (4). C'étaient

des livres qui disaient "non", "non". Je ne sais pas quoi, mais "non". C'est le refus, et cela dure un certain temps, jusqu'à ce que pour moi il y ait une certaine sérénité que je trouve dans "Les cornes sacrées" par exemple, où Dieu c'est un mythe, c'est l'acceptation du mythe. C'est que Dieu a été inventé par les hommes et quand on sent cela, c'est merveilleux, c'est extraordinaire, parce que tout devient si simple. Bien sûr, l'angoisse est toujours là parce qu'il reste qu'il faut accepter le fait qu'on va mourir. Il n'y a qu'un problème; on écrit parce qu'il y a des problèmes, mais surtout un: c'est qu'on va mourir, c'est tout.

Q. Est-ce que la politique était un sujet de discussion dans votre famille?

R. Non, pas vraiment. On a été apolitiques pendant toute notre vie. Les gens de ma génération, on ne lisait pas les journaux. Evidemment, dans d'autres facultés à Laval à l'époque, en 52-53, il y avait des gens qui étaient politisés plus ou moins, c'est certain; probablement les gens en Droit par exemple, et en Médecine peut-être. Il y en avait qui lisaient "Le Devoir" et des choses comme ça. A Rimouski, on avait "Le Devoir" dans la salle de lecture, mais moi et mes copains on lisait la page artistique et c'est tout. Le reste, on ne le savait pas. On savait que Duplessis était au pouvoir, que Godbout était au pouvoir ou qu'il l'a été, et Duplessis était là, mais c'est tout. Et ça marchait comme cela. On votait. . . Il y a eu des fois où je n'ai pas voté, mais ça n'avait pas d'importance. La politisation est arrivée au début des années 60. Moi j'ai commencé à être politisé à Paris, parce que j'ai eu des amis qui, eux, étaient tous politisés.

J'ai pris conscience de cela à vingt-sept, vingt-huit ans. Avant, j'étais un gars qui s'occupait de littérature et le reste ça marchait, ce n'était pas important. C'est devenu plus ou moins important pendant un moment. Et puis aujourd'hui en réalité, je retrouve cela pas tellement important, parce qu'au bout du compte, ces gens-là, qu'est-ce qu'il restera de ce qu'ils ont fait, dans cent ans, dans deux mille ans? . . . Je les aime bien. Il y a des gens en politique que je connais (pas personnellement, très peu), et que je trouve très sympathiques. Mais ça reste qu'on fait de la politique, puis on se débat. . . Moi je ne suis pas contre. Je trouve cela beau, je trouve qu'il y a des gens qui se dévouent, c'est merveilleux, ils ont beaucoup de mérite. Mais pour moi, les grandes valeurs sont ailleurs. Je comprends qu'on soit embarqué dans certains mouvements et qu'on fonce, et qu'on dise qu'il y a des valeurs importantes, et c'est vrai que le Québec il faut le sauver, et c'est vrai qu'on a besoin de notre identité. Je suis 100% d'accord avec cela. Mais je me dis toujours. . . N'allons pas trop loin. Moi j'aime bien prendre le recul de deux cent mille ans par exemple; je trouve que deux cent mille ans, c'est à peu près l'équivalent d'un battement de coeur dans la vie d'un homme. N'allons pas si loin, prenons seulement cinquante mille ans, ou cinq mille ans. Ce n'est pas beaucoup cinq mille ans. Dans cinq mille ans, New-York sera peut-être un verger où il y aura de belles pêches. Ou un désert. Même dans cent ans, entre New-York et Montréal, il n'y aura plus un maudit pouce de terrain vacant, ça va être des maisons. De toute façon, je dis cela parce que le principe de croissance (qui est là, on ne peut le nier, on vit avec lui), porte en lui le principe de la destruction. On est cuits! A ce moment-là, bien sûr, il faut faire de la politique, il faut des gens pour diriger le monde, mais pour moi cela reste quelque chose de plus ou moins strionique finalement. C'est important, c'est très important, c'est capital, mais il y a des choses qui sont encore plus capitales. Quelqu'un qui rentre chez lui le soir et qui a mal à son âme, cela me paraît plus fondamental que le référendum. On va le faire le référendum, on va dire oui ou non massivement (plus ou moins massivement, merci), mais ça va changer quoi? Dans cent ans, on n'existera probablement plus les Québécois comme race, comme peuple. C'est très possible qu'on n'existe plus, c'est même pour moi inévitable. Ca ne me fait pas rire, je ne suis pas cynique en disant cela, je trouve ça très pénible, mais on ne sera pas le premier peuple à avoir disparu de la carte. On a fait disparaître les Indiens qui nous précédaient!

Q. Y a-t-il certains personnages de votre milieu dont vous souvenez plus particulièrement?

R. Il y a des personnages qui sont revenus dans mes contes par exemple. Je vais commencer par le premier: mon père, à

qui j'ai dédié "Les cornes sacrées", est vraiment "le" personnage que j'ai admiré et que j'admire encore. Il m'a marqué beaucoup parce qu'il était pour moi un vrai père. La notion de père, pour moi, plus ou moins déifiée, elle me vient de lui. Donc lui a été un personnage très important. Mais des êtres caractéristiques, des gens qu'on observe, il y en a beaucoup. Un de mes grands-oncles qui s'appelait Ephrem et qui sert dans un de mes contes de "Les filles à Mounne" (5). Un autre que je n'ose pas nommer parce que j'ai peur qu'il ne soit pas mort et qu'on aille mettre le doigt dessus, à St-Anaclet. Il y en a trois ou quatre à St-Anaclet, des bons hommes formidables, très hauts en couleur, extraordinaires, que j'ai vus tellement souvent venir à la maison, pour affaires, pour venir faire battre le foin, ou cribler. Comme par exemple, une scène que je décris: quand Norbert reste à la maison, le samedi, pour gratter les cochons (ça c'est une scène que j'ai vécue, on m'a affecté au "grattage" des cochons le samedi, et à la réception des truies). A ce moment-là, j'ai vu des hommes venir chez moi et je les regardais. Ils m'ont impressionné beaucoup. Ils étaient très hauts en couleur dans leur façon de parler, de cracher ou de se moucher... Des trucs comme cela.

Q. Quelles relations existaient à ce moment-là entre un village qui s'appelait St-Anaclet et une ville qui s'appelait Rimouski?

R. Il y avait très peu de relations. C'était vraiment le village vers la ville. La ville était grande, il y avait des automobiles, du monde instruit, du monde riche. Il y avait de l'argent dans la ville, puis des affaires extraordinaires. Et c'est tout. Pour moi étant enfant, c'était cela. La ville c'était l'endroit où pouvait venir quelqu'un. Ils venaient d'où? On ne le savait pas. Rimouski? Québec peut-être? Il y avait les passants, les "pedlers" qui arrivaient avec leur petite valise et qui vendaient du liniment, du Pain Killer, des aspirines, du Rondall, des patentes comme ça. Et il y avait les gars qui essayaient de nous vendre des instruments aratoires. C'étaient des gens qui passaient et qui arrivaient en voiture. Ils venaient de la ville. C'était ça nos relations. Ou alors, c'était l'endroit où on allait acheter certaines choses que l'on n'avait pas au village. Mais, aller à la ville, c'était un voyage! Ça prenait un bon vingt, vingt-cinq, trente minutes en boggie. Puis on arrivait là et on était impressionnés par la cathédrale de Rimouski qui était grande, et les rues avec de l'asphalte. On n'avait pas d'asphalte à St-Anaclet quand on était jeunes. Aujourd'hui, il y en a pas mal à la grandeur du village et même un peu plus loin, mais à l'époque il n'y avait pas de pavé, il y avait un trottoir en bois et c'était boueux. Mais la ville, c'était la chose qu'on regardait de loin, et c'est tout. Bien sûr, on allait vendre un peu de choses à la ville. Oui, d'ailleurs, très peu cher merci. Moi je suis né avec la crise, en 29. Alors toute mon enfance a été marquée par cette pauvreté là. J'ai un souvenir, tiens... J'avais quatre ou cinq ans. On a chargé un camion un matin: cent poches de pommes de terre, de cent livres chacune. Des grosses poches, à dix cents la poche. Pour avoir \$10.00. Vous vous rendez compte? Et on a vendu du bois pour payer les études de l'un de mes frères à l'école d'agriculture, à \$4.00 la corde livrée à Rimouski, avec les chevaux. C'était ça nos relations avec la ville.

Q. Mais comment un petit gars de St-Anaclet, fils de cultivateur, réussit-il à pénétrer le milieu hermétique de la radio et de la télévision, alors qu'il a à peine vingt-cinq ans? Comment avez-vous fait?

R. Je dois dire que je suis un instinctif. J'ai tout fait dans ma vie par instinct. Uniquement. Pas de raisonnement, vraiment. Un moment donné, j'ai dit: "Je vais à la faculté des Lettres". En 1950, quand j'ai pris cette décision-là (j'étais en Rhétorique), c'était vraiment monumental comme connerie. Parce que j'avais quoi comme débouché? On ne pouvait même pas enseigner! Et le salaire d'un professeur à l'époque, c'était de \$2500—\$3000, pour un licencié en lettres. Mes condisciples ont ri de moi à gorge déployée pendant deux ans. Ils m'ont dit: "T'es fou, tu vas crever de faim". J'ai dit: "Oui, mais j'ai envie de faire cela. Et je verrai bien. Pour moi les valeurs c'est ailleurs". Les curés me disaient: "Ecoute, tu ne veux pas faire un prêtre, tu ne veux pas, tu ne veux pas. Bon. Pourquoi tu ne serais pas médecin? T'es un bon garçon, t'es une bonne pâte d'homme, t'es pas méchant, tu pourrais être

un bon médecin". J'ai dit: "Non, j'ai envie de faire cela". Et je suis allé là. Deux ans d'études relativement faibles. Car je n'ai pas été, là non plus, un bon élève. Je me suis marré: c'était la grande libération. On séchait beaucoup de cours, on se promenait, on a commencé à avoir des blondes. C'était merveilleux. Finalement, j'ai eu ma licence. Pas tout de suite, parce que quand je suis sorti, il me manquait des heures de cours et j'ai rattrapé cela plus tard par une petite thèse en anglais.

Et j'ai fréquenté des gens de théâtre à l'université. J'ai perdu mon temps! Mgr Savard nous a engueulés. Il nous disait, à Vigneault et à moi: "Mes enfants, mettez-vous donc aux choses sérieuses, laissez tomber le théâtre. Vous faites de la troupe des Treize, vous perdez votre temps avec cela". On le haïssait bien quand il nous disait cela, parce qu'on allait le voir, Vigneault et moi, assez souvent. Et j'avais connu des gars, donc, qui faisaient cela. Un dénommé Jacques Duchesne qui avait gagné un prix d'ailleurs, au théâtre amateur. Et quand je suis sorti, j'ai dit: "Qu'est-ce que je fais?" Ils m'ont dit: "Si tu veux enseigner, il faut que tu ailles dans l'Ouest canadien" (Il n'y avait aucun poste de professeur d'ouvert à Québec). J'ai dit: "Qu'est-ce que je vais aller faire dans l'Ouest canadien?" D'abord, je me suis regardé et je me suis dit: "Je ne sais rien, je ne vais quand même pas aller emmerder ces gens-là. Je n'ai rien à dire". Et il y avait des gens que je connaissais et qui disaient: "La télévision est ouverte, ça vient d'ouvrir. Il y a un poste. Puis là j'ai écrit une demande d'emploi au directeur du poste. Il a dit "oui", il m'a accepté. Je suis rentré comme cela, et je suis resté quatorze mois. On a ouvert le poste de télévision à Québec en 1954, le 18 juillet. J'étais entré le 31 mai. Je ne connaissais rien là-dedans. Et j'ai tout fait. J'ai vraiment été pris par les oreilles et plongé dans la télévision comme un chat dans l'eau. Et je me suis adapté.

Au bout de quatorze mois, j'étais vraiment écoeuré, parce qu'on travaillait sept jours par semaine, à \$50 par semaine. C'était effrayant, "le" boulot. Le premier contact avec la vie... Moi j'ai travaillé beaucoup quand j'étais jeune. Pour payer mes études, j'ai été bûcher du bois, parce que je savais qu'il y avait des arrérages à payer au collège. Toutes mes vacances! J'ai travaillé comme assistant-maçon avant d'entrer à l'université, et j'ai été bûcher du bois pour payer ma première année d'université. J'avais l'impression d'être vraiment un homme. Même quand j'étais à l'Université, je me disais: "Je sais ce que c'est le travail". Mais je me suis aperçu d'une chose extraordinaire: c'est que tant que j'ai été étudiant, même si j'ai travaillé très fort, je ne savais pas ce que c'était que de gagner sa vie. Même si ce n'est pas physiquement, "le" travail, c'est de gagner sa vie pour de vrai, avec la responsabilité au bout.



Roger Fournier et Lise Roy.

Et donc au bout de quatorze mois, je ne pouvais plus endurer la situation à Québec, j'ai fait une demande d'emploi à Radio-Canada Montréal. Ils sont venus me voir travailler et ils ont dit "oui". Alors je suis devenu réalisateur de variétés. . . Bon, plein dans ma vie de hasards. Puis au bout de deux ans, j'ai dit: "Je suis en train de me vider, je m'en vais, je pars". Les gars de Radio-Canada riaient de moi. Ils ont dit: "T'es fou, tu laisses ton poste, on ne peut même pas te le garantir. S'il y a un poste d'ouvert en revenant, d'accord! T'es un bon gars, on va te reprendre, mais on ne peut pas te le garantir". J'ai dit: "Ca ne fait rien, je pars quand même. J'ai besoin". Et je suis parti. C'était probablement irrationnel, mais j'avais envie d'aller faire du cinéma à Paris. Je pouvais commencer ma licence en lettres. J'avais quelques noms, des copains qui connaissaient du monde à Paris et je suis arrivé. Je me suis inscrit à la Sorbonne. Ca m'a emmerdé royalement. Parce que d'abord, j'avais choisi un très mauvais sujet de thèse: "l'absurde dans le théâtre français depuis Jarry jusqu'à nos jours". C'était effrayant. Je lisais des pièces de théâtre plates parce qu'entre "Ubu roi (1896) et 1950, il y a plein de pièces idiotes qu'il fallait que je lise. Je dormais littéralement. Un jour, au bout de quatre-cinq mois, j'ai eu l'ouverture pour entrer comme assistant sur une production de film avec Claude Autant-Lara, "Le joueur" avec Gérard Philippe. Ca a été le bond, l'entrée dans ce monde-là. Et pendant que j'étais à Paris, donc dans une capitale, la capitale du monde francophone et même la capitale de l'Occident de l'Europe (en tout cas à l'époque, ça l'était encore), c'est là que j'ai vu mon village pour la première fois, vraiment. Et c'est là que j'ai écrit la plupart des contes qui sont dans "Les filles à Mounne", par mes souvenirs. Et là j'ai senti que je pouvais écrire. Avant, j'avais essayé. J'étais quand même rendu à vingt-sept, vingt-huit ans (de toute manière, je considère toujours que je suis dix ans en retard sur mon âge réel). Je me suis aperçu que je pouvais écrire. Ca a été extraordinaire comme phénomène, comme impression. Et je suis revenu en 1959 (j'ai été deux ans parti), et encore là, le hasard a joué. Je ne sais pas comment: les dieux, le diable, le destin. Je suis arrivé avec \$4000 de dettes, pas un sou, je suis entré avec mon dernier rond sur l'Amérique en 1959, au mois de juillet. Et au bout de un mois et demi, j'ai eu un poste de réalisateur. Je suis rentré à Radio-Canada et je suis resté là tout le temps depuis. Et j'ai commencé à écrire en 1960. J'ai écrit un premier livre, "La destruction des sentiments", qui est un livre très mauvais évidemment. C'était le vrai premier, celui-là. Il a été refusé partout, et je me suis choqué. J'ai dit: "Je vais vous en faire un livre". Et j'ai écrit "Inutile et adorable" qui lui aussi a été refusé. Personne n'en voulait. Pendant un an et demi ou deux ans, je me suis promené avec ce manuscrit-là sous les bras. Tout le monde disait: Ah, c'est bien, c'est bien, mais ça ne convient pas pour notre maison". Je ne voulais pas l'envoyer à Tisseyre, parce que je n'avais pas gagné le prix du Cercle avec mon premier livre. Alors j'essayais tout: Stanké avait une maison, les Editions du Jour n'existaient peut-être pas, mais en tout cas Jacques Hébert avait quelque chose, Hurtubise ou Leméac. . . J'ai fait le tour. Même Vigneault, qui avait une maison d'édition, je lui ai offert et ça ne marchait pas. Puis en désespoir de cause, je l'ai envoyé au prix du CLF. Je l'ai envoyé au bout d'un an et quelque, et il s'est trouvé que dans le jury, il y en avait deux ou trois qui ont beaucoup aimé ce livre-là. Et Tisseyre m'a dit: "Vous n'avez pas gagné le prix, mais comme il y en a qui l'ont aimé beaucoup, je vais avoir une subvention pour le publier". Il l'a publié, et il a tout publié mes livres tant que j'ai voulu après. C'est moi-même qui suis parti.

Q. Comment vos livres ont-ils été accueillis dans votre famille, dans votre milieu d'origine?

R. Je ne le sais pas. Mes parents l'ont lu et ils sont restés assez froids là-dessus. Ils m'ont dit: "Coudonc, oui, bon. . .". Et, de livre en livre (ils ont tout lu), ils trouvent cela le fun. Je ne le sais pas trop. Il y en a qui aiment cela dans la famille, il y en a d'autres qui n'ont pas l'air d'aimer cela. Ils ont trouvé que j'étais dur souvent pour les prêtres, pour la religion. Mais en réalité, je ne le sais pas trop.

Q. Mais vous n'avez pas été rejeté catégoriquement, comme on l'entend dire parfois ici?

R. Non je n'ai pas l'impression d'avoir été rejeté. J'ai beaucoup de plaisir quand je vais chez moi, on s'entend bien.

Comment ils me voient? Ca, je ne le sais pas trop. Parce que moi je suis assez fermé, je ne me livre pas facilement, et tous les paysans, les cultivateurs, le monde de la terre, c'est du monde qui parle très peu. Alors ils n'ont jamais pris la peine de me dire: "Voilà, on pense ceci ou cela". J'ai l'impression qu'ils disent: "Bien, coudonc, ça a l'air qu'il a réussi à faire quelque chose". Puis ils ont l'air d'être contents.

Q. Dans le milieu artistique en général, ça n'a pas été le grand accueil?

R. Ah non! L'intelligentsia de Montréal m'a à peu près rejeté. Maintenant, ça commence. Ils ont dit: "Bien voyons, ça se peut-y, il a des bonnes critiques à Paris?". Ils ont ouvert les yeux pour la première fois cette année avec "Les cornes sacrées". Avant, ils n'ont pas eu connaissance des bonnes critiques que j'ai eues pour "Moi, mon corps, mon âme. . ." (6). Il y en a eu une quinzaine. C'est énorme! Ils ne l'ont pas su parce qu'à l'époque, il y a eu toute la bataille au sujet du Goncourt qui est venu ici. Parce que "Moi, mon corps, mon âme" a été en lice pour le Goncourt. J'ai été le premier Québécois en lice pour le Goncourt. Cela faisait soixante-douze ans que ça existait (il y a trois ou quatre ans de cela) et j'ai été le premier à être en lice. Le 7 octobre, c'était dans Le Figaro. Alain Stanké était à Paris, il m'a téléphoné pour me dire cela. Mais ça tombait mal. C'est l'année où Lemelin a fait venir les Goncourt et qu'il y a eu toute cette bataille dans Le Devoir, puis qu'on les a accusés d'être des impérialistes, etc. . . Et de toute manière, s'ils avaient donné le Goncourt à un Québécois cette année-là, ils auraient eu l'air de payer la note et ça, ils ne pouvaient pas le faire.

Q. Quand on relit vos livres, on se rend compte que cela fait longtemps que vous transportez les mêmes thèmes, qu'il y a longtemps que vous rêvez de ce voyage en Grèce que fait Norbert. Il y a déjà des scènes mythologiques dans vos premiers livres.

R. Oui, j'ai été marqué sûrement par tout ce contexte culturel qu'on traîne dans un cours classique. Je suis resté avec et j'ai toujours aspiré à cela. Vous avez raison quand vous dites cela. Moi j'ai l'impression que "Les cornes sacrées", c'est l'aboutissement, la fin d'une étape dans ma vie de bonhomme qui fait des livres. C'est la fin d'une étape, c'est certain. Parce que j'ai beaucoup de mal à m'en sortir. Je suis arrivé là, je changerai sûrement. Je crois en tout cas, que je vais écrire autre chose maintenant. D'ailleurs, c'est ce que je fais. Je suis en train d'écrire une pièce, un téléthéâtre sur les maladies mentales. Ca n'a rien à voir avec "Les cornes sacrées". "Les grands cocus" (7), ça prépare "Les cornes sacrées" aussi. C'est le même paysage, le fleuve est encore là comme un personnage, comme dans "Les cornes sacrées".

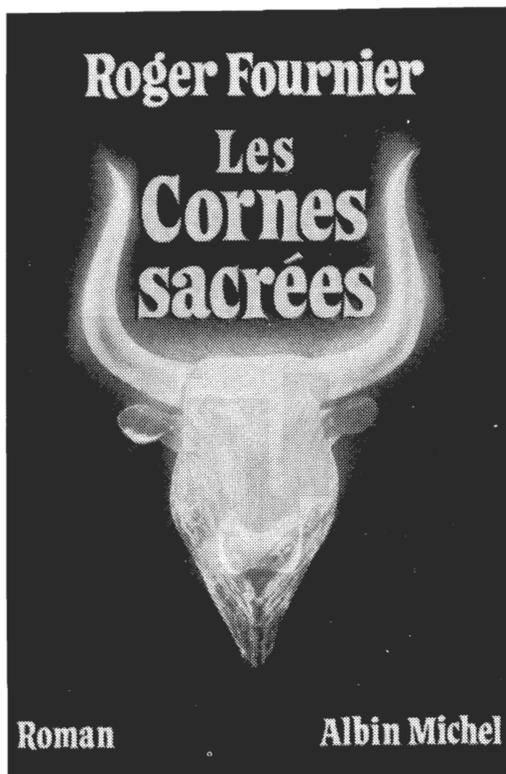
Q. Il y a des choses que je trouve contradictoires dans vos livres. Très souvent, il est évident que vous aimez les odeurs de la ferme et le travail sur la terre mais parfois on croit que vous êtes anti-agriculteur. Dans "A nous deux", par exemple, vous parlez agressivement du soleil qui vous tape sur la tête et qui en arrive à vous inculquer la haine du travail.

R. "A nous deux" (8), c'est un livre de l'époque du refus, encore une fois. Et c'est vrai que quand on faisait les foins, c'était écoeurant comme c'était dur. L'époque des foins, c'était la plus dure. J'ai toujours adoré le mois de septembre et le mois d'août, parce qu'on moissonnait. Et à ce moment-là, c'était une merveille de voir comment c'était haut et frais. On était bien. Mais se taper les foins à la petite fourche, faire les tas, décharger, c'était effrayant. On suait, on maigrissait de trois livres par jour. Ce sont des choses que j'ai éprouvées finalement. Mais je ne suis pas anti-agriculteur.

Q. De toute façon, vous corrigez cette impression avec "Les cornes sacrées" qui est vraiment un hommage au paysan. Mais j'aimerais savoir si cet hommage découle exclusivement d'une option poétique ou s'il s'agit aussi d'un choix politique. Il y a un courant, une mode qui veut qu'on retourne à la paysannerie, aujourd'hui?

R. Absolument pas. Un jour, je marchais dans la rue, et je me suis dit (s'il y a quelque chose qui s'appelle l'inspiration ou l'illumination, c'est cela): ça serait drôle d'écrire l'histoire d'un petit veau qui vient au monde dans le Bas du Fleuve, qui monte le fleuve, qui va jusqu'à Montréal, qui prend un bateau

et qui s'en va. . . (et là j'étais bloqué), soit dans l'île de Crète à Cnossos, soit devant le mur des Lamentations à Jérusalem (à cause justement de cette fameuse tête de taureau à l'f de la langue hébraïque). Ça a été mon point de départ, ça a été mon choix. Ça n'a pas été d'écrire un livre sur la paysannerie parce que ça se boit bien ou ça se porte bien ou que politiquement il faut repenser nos valeurs modernes. Absolument pas. Pour moi, ça vient de très loin. C'est la mythologie, ou plutôt l'inconscient collectif dont parle Jung. Les mythes. Le symbole du taureau, le symbole de la mer etc. . . dans lequel je nage plus ou moins depuis des années et qui m'ont fait penser à cela.



Q. Vous n'êtes sans doute pas d'accord avec les théories qui veulent qu'une oeuvre soit liée à la vision du monde de la classe sociale à laquelle un auteur appartient! La grille marxiste, ça vous dit quoi?

R. Je n'ai aucune notion de ces histoires là. Ça me laisse froid, mais alors froid, ce n'est pas possible. Je trouve fatal qu'un écrivain écrive des histoires. S'il est romancier, il va écrire des histoires qui se rapportent fatalement à son temps, plus ou moins. Tout naturellement, je prends mes sources dans ce que j'ai vécu, ou dans ce que j'ai vu, ou dans ce que je vois dans la vie de tous les jours. Fatalement donc, la politique actuelle au sens propre du terme va être présente plus ou moins. Mais pas comme un levier, pas comme quelque chose que je veux exploiter. C'est là, comme toile de fond. Par exemple, dans "Moi mon corps mon âme", il y a tous les événements d'octobre. Ça arrive, comme si la fille tenait son journal. Je suis allé à Radio-Canada, j'ai pris tous les bulletins de nouvelles de l'année 1970, je les ai lus. La fille dit: "Aujourd'hui, monsieur le ministre Choquette a dit telle chose". On vit toute la crise d'octobre, mais en toile de fond. Et je m'en fous de la crise d'octobre finalement. Elle, elle dit des choses que je pense et c'est justement en en étant libéré. Jamais je ne me suis dit: "C'est la politique qui va me. . . Parce que je trouve cela futile. Comme je le disais tantôt: C'est intéressant, c'est passionnant parce qu'on voit des humains et des classes sociales se faire face, se détruire. . . Mais ce qui m'intéresse c'est l'être humain, c'est tout. La conscience, l'âme, "qu'est-ce qu'on fait là?" On cherche à être heureux, c'est quand même énorme, puis on l'est plus ou moins.

Q. J'aimerais que vous commentiez cette phrase, écrite dans "A nous deux": "Une autre chose qui m'agaçait c'était le

peuple. Le bon peuple de chez-nous. Or je le connais bien le bon peuple car j'en ai fait partie à peu près toute ma vie et en réalité j'en suis à peine sorti. Je ne l'aime pas beaucoup, Dieu me pardonne".

R. Oui, il y a certains aspects chez le monde ordinaire (dont je fais toujours partie). . . je devais penser probablement au peuple québécois qui a beaucoup de grandes qualités mais qui a une chose déplaisante, c'est ce retour sur soi. C'est la barrière qu'on a mis autour de nous. C'est normal qu'on soit comme cela! On est en train de s'en libérer aujourd'hui. Pas mal je pense. Quoique. . . Ce qui a fait par exemple, qu'on a eu peur des étrangers. Il y a encore des gens à Montréal qui disent: "Ah! quelle langue ça parle les Tchèques?". A un moment donné, en 1968 (il y avait des problèmes à Prague et il y a eu beaucoup de gens qui ont voulu émigrer), à l'endroit où je suis le curé en chaire a dit aux gens: "si vous pouvez accueillir des Tchèques chez vous, cela serait une bonne action". Et il y a une femme que je connais bien (du bon monde, qui va à la messe tous les dimanches) qui est venue me trouver et qui a dit: "Qu'est-ce que c'est ça des Tchèques, qu'est-ce que ça fait, quelle langue ça parle, c'est-y catholique, ça va-t-y à la messe. . . ?" On est racistes sans le savoir. Je pense que c'est pas mal à cette attitude que je fais allusion. Les gens conquis, colonisés, se replient sur eux-mêmes et cela fait un manque d'ouverture qui est agaçant.

Q. Quel est votre véritable pays? Le Bas du fleuve, le Québec, ou le monde? Dans "Le journal d'un jeune marié" vous dites: "Mon pays c'est l'île de Montréal où je connais des gens. Si je m'en allais ailleurs, mon pays déménagerait avec moi. C'est dans son coeur qu'on aime sa patrie et non pas dans la ville où on habite". Et dans "A nous deux", vous dites: "Je suis apatride".

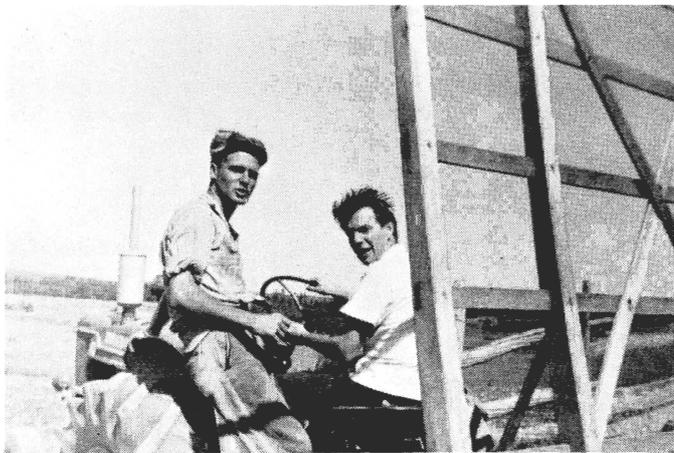
R. J'ai eu souvent l'impression d'être plus ou moins apatride. Il faut penser que j'ai été "déplanté", j'ai été sorti d'un contexte familial et sociologique, et il a fallu que je me réadapte. Et j'ai eu souvent l'impression que moi, j'étais un homme du monde, un homme plus ou moins sans patrie, que par exemple, si j'avais vécu à Paris, ma patrie ça aurait été la France. Ou la Grèce. Le seul pays en réalité où j'ai eu envie de déménager (ça c'est bizarre), où j'aurais eu l'impression que je pouvais vivre, ailleurs qu'au Canada, au Québec, c'était la Grèce. C'est assez étrange. Et quand j'ai écrit que "ma patrie c'était Montréal, et les gens que je connaissais", je crois que je le pensais. Assez sincèrement. Puis finalement, cela a évolué. Aujourd'hui, en écrivant "Les cornes sacrées", j'ai eu le sentiment très profond que mon vrai pays c'était le Bas du fleuve. Si j'ai été capable, par exemple (quand Norbert est sur le bateau et qu'il repasse devant chez lui, ça me rappelle des souvenirs que j'ai vécus quand j'étais mousse sur un bateau qui faisait la traversée entre Rimouski et Rague-neau. Je lavais la vaisselle sur le M.S. Rimouski en 1950, pendant les vacances, et je voyais tous les jours, quand il faisait beau, la maison chez-nous, tel que je le décris exactement dans "Les cornes sacrées") de revivre ces émotions là, aujourd'hui à quarante-sept ans, cela veut dire que c'est encore en moi et que je n'ai pas été déraciné. C'est une des choses qui me fait le plus plaisir.

Et quand j'ai reçu une lettre d'un gars (et je veux lui répondre à ce petit gars là) qui m'a écrit: "Je trouve cela extraordinaire ton livre, parce que moi je l'ai lu en me levant le matin et en voyant le même paysage que tu décris à St-Anaclet", je me suis dit: "Ça va. T'as pas trahi. Ton pays, tes parents. . . ça existe encore en toi". Je le salue ce gars là, j'aimerais que vous le mettiez dans l'article. Je vais lui répondre, je ne sais pas quand, mais je veux lui répondre. J'ai été touché par cette lettre. Des lettres, j'en reçois beaucoup. J'en ai reçu une encore hier, d'un littéraire de Belgique qui m'écrit: "Votre livre est merveilleux. C'est Jean-Pierre Chabrol qui m'a dit de le lire et je l'ai fait lire à mon tour à tous mes amis, tant que j'ai pu". Cela me fait très plaisir, ce sont des choses qui me flattent, mais que quelqu'un de St-Anaclet qui n'est pas un homme de lettres prenne la peine de me l'écrire, c'est une des choses qui m'a touché le plus.

J'ai l'impression, pour répondre à votre question, que mon pays, c'est l'endroit où je suis né et que je ne le perdrai jamais. J'ai beau aller partout dans le monde, eh bien le coin de terre où je suis venu au monde, il est encore très présent en moi.

Q. La plupart des fois que vous parlez de Montréal, dans vos livres, les personnages ne sont pas tellement sympathiques. Ce sont souvent même des ratés. Pourtant, on sent chez vous un besoin de la ville, comme Lucien qui, dans "La marche des grands cocus" arrive à Rimouski, se retrouve à l'hôtel St-Louis, et est content d'être là, parce que les trains passent, pas loin, et qu'il peut sentir l'odeur de la fumée.

R. J'aime beaucoup les grandes villes. Je n'aime pas la petite ville qui est une chose bâtarde pour moi. Je vais dire une chose qui va vous étonner: je trouve que la ville, plus elle est grande, plus elle est monstrueuse, plus elle est belle, plus elle est porteuse de fruits. Ça a l'air contradictoire, mais cela me paraît évident. La ville est génératrice de création. C'est à cause de la ville qu'il y a eu ce qu'on a aujourd'hui. Les humains sont grégaires par nature. Et mettre ensemble des milliers de personnes, cela fait une espèce de combustion intellectuelle qui provoque les grandes créations. J'ai parlé souvent de cela avec Louis Pauwels. La ville maudite, c'est une idée de l'Eglise. Cela vient de Babylone, ville maudite où il y a eu des péchés, puis on traîne cette idée reçue depuis toujours. Pour moi, c'est de la bouillie pour les chats. Il est vrai que la ville est laide souvent. Les belles grandes villes sont rares. Et c'est vrai aussi que si dans les grandes villes, il y a des choses affreuses qui se passent (vous n'avez qu'à lire Ferdinand Céline dans "Mort à crédit", "Voyage au bout de la nuit", il n'y a personne comme lui qui n'a su décrire le côté hideux des banlieues, de Paris par exemple), cela reste quelque chose qui stimule. Moi j'ai besoin de la ville. Mais tous les vendredis soirs, je fous le camp à la campagne, à ma maison, et je m'en vais en forêt où je coupe mon bois de chauffage, puis je cultive mon jardin. Il y a un mur entre le vendredi soir et le dimanche soir dans ma vie. Et j'ai besoin des deux. Comme je fais une vie d'"intellectuel", ça ça se passe en ville, il n'y a rien à foutre, c'est là que ça va se faire. Et si je réussis (on est en train par exemple de faire un film avec "Moi mon corps mon âme"), cela va se passer grâce à des relations que j'ai avec Paris et Montréal. C'est la ville qui va faire cela, ce n'est pas St-Anaclet. Mais St-Anaclet est aussi important dans mon esprit, à cause des humains qui sont là. C'est autre chose.



Roger Fournier [à droite] à la ferme de ses parents. [1959].

Q. Le Bas du fleuve vous apparaît parfois comme un monde à part, où la vie est dure et où le paysage fait peur.

R. Ah oui, c'est fatal. C'est un endroit où il y a une âpreté extraordinaire dans la nature, ce qui a donné des êtres humains que j'aime beaucoup mais qui ne sont pas des tendres. Qui peuvent être des tendres, mais qui sont capables d'une dureté extraordinaire. La beauté naturelle du paysan, quand

on me parle de cela, ça me fait rire. Ce n'est pas vrai. S'il y a des gens qui peuvent être durs, ce sont les paysans. Pourquoi? Parce que la nature est très dure. Une tempête de neige, c'est affreux quand on y pense. Et je les ai vécus quand j'étais petit. Je me souviens, il y en avait qui duraiënt quatre, cinq jours, une semaine. Des froids épouvantables! Je me suis fait geler les oreilles souvent que ça pétait rendu à l'église, la peau craquait pour que le sang sorte. Et c'est vrai que le paysage est très dur. J'aime beaucoup décrire cela, le Bic et les montagnes, St-Fabien, et chez-nous aussi. A certains moments, il y a une espèce de clémence dans le soleil, mais ce sont des jours très rares. Et si j'en parle avec autant d'amour, c'est parce que quand je les ai vus et sentis, c'étaient des événements. Le reste du temps, c'est écoeurant, c'est très très dur. Tu te lèves le matin, la pluie tombe, c'est le mois d'août et cela va presque geler.

Q. Vous dites aussi que c'est un coin plein de possibilités. Le même personnage qui a peur est ébloui par la "vaste mer", les "vastes espaces".

R. Pour moi, c'est un endroit de la province de Québec qui a été ignoré, qu'on n'a pas su exploiter encore. Et c'est l'un des regrets exprimés par le personnage de "La marche des grands cocus". Qu'est-ce qu'on a fait avec ce monde là? Qu'est-ce qu'on a fait avec ces paysages là? Je me souviens que le personnage (Lucien ou le petit St-Clair qui arrive à Rimouski, sur la côte, et regarde cela) se dit: "Quest-ce qu'on a fait avec cela? C'est quand même une richesse. Et on a laissé les gens crever là-dedans". Ça marche comment? Ça marche sur le bien-être social. Jusqu'à tout récemment (je ne sais pas si c'est encore vrai), il paraît que le Bas du fleuve coûtait à la province de Québec \$83 millions par année en bien-être social. On devient dingue quand on y pense. Il doit pourtant y avoir une façon de faire fonctionner cette partie du monde. Ça ne se peut pas. Ailleurs. . . (La Sibérie, c'est pas plus jojo. Je ne dis pas cela parce que je suis pro-communiste, j'ai horreur de ce système. Même si le système capitaliste est chiant et souvent malhonnête, je trouve que l'autre est encore pire. Parce que j'en connais. Je suis allé dans les pays de l'Est à quelques reprises et je déteste cela. C'est horrible, on ne respire pas là-dedans). . . Mais c'est possible. Il suffit de se servir de son intelligence. Comment cela se fait-il? (moi ça m'a toujours fasciné). On mange de la viande enveloppée par Canada Packers à Rimouski alors que les cultivateurs (en tout cas à l'époque où je parle) n'étaient pas capables de vendre leur viande. C'est énorme! Qu'est-ce que c'est que cela? Il y a quelque chose qui ne marche pas là-dedans. Et c'est dans ce sens là que les paysans se révoltent dans "La marche des grands cocus". C'est le sens du bouquin, un peu.

Q. Comment, de loin, avez-vous perçu le BAEQ, le "Plan"?

R. J'ai essayé de suivre cela un peu. Je n'ai pas pu le suivre autant que je l'aurais voulu, mais j'ai eu l'impression qu'on avait raté (ils ont fait des plans et des re-plans), et que ça n'avait abouti à rien finalement. J'allais presque une fois par année voir sur place comment ça se passait (avec mon frère qui a la terre). Le problème du lait, c'est de là que ça vient, "La marche des grands cocus". Ce que j'ai décrit on l'a presque vécu il y a deux ans. J'ai trouvé cela intéressant comme phénomène.

Q. Quel avenir voyez-vous pour la région, vous qui êtes d'ici?

R. Je ne voudrais surtout pas parler ex-cathedra, ni avoir l'air de pontifier. Je ne sais pas si on va réussir à faire fonctionner, à faire produire le Bas du fleuve normalement. Je me pose la question. J'ai l'impression que cela va être difficile. Il semblerait que depuis douze, quinze ans, on ait essayé, puis que ça n'a pas encore donné des résultats fabuleux. Y a-t-il trop de monde ou pas assez de monde? Est-ce que c'était une bonne idée que de fermer des villages? Peut-être. Je ne le sais pas. Ce n'était peut-être pas une bonne idée. Alors, c'est quoi? Apparemment, on ne l'a pas encore trouvé la bonne idée. Comment on peut exploiter cela? N'y a-t-il pas des mines? Est-ce que ça serait cela? La forêt? Le tourisme? Par exemple, on présente la Gaspésie comme une région touristique! On n'a pas fait grand-chose pour rendre cela intéressant. On n'est pas capable d'aller manger du poisson en Gaspésie. Ce n'est jamais la saison, ou il n'y en a pas, ou il est malapprêté.



Q. Comment gardez-vous contact avec la région?

R. J'essaie d'y aller au moins une fois par année. Cette année, je n'ai pas pu, je n'ai pas eu le temps. A part la famille, j'ai très peu de contacts en réalité. Et c'est malheureux. Mais il y a seulement vingt-quatre heures dans une journée et moi j'ai travaillé, jusqu'à tout récemment, au moins quinze heures par jour pour vivre, écrire, apprendre à écrire et lire. Ça me faisait quand même pas mal de pain sur la planche: écrire un livre par année, plus des articles de journaux, plus des contes, plus des mises en scène de spectacles, plus mon travail de télévision. J'avais tout cela en même temps, pendant douze, quinze ans. Ce n'est plus mon boulot de partir et d'aller passer des semaines dans le Bas du Fleuve pour voir comment ça se passe. Je le sais un peu, par les informations, dans les journaux, à la télévision ou à la radio. Mais malheureusement, je ne suis pas au fait de tout ce qui arrive là-bas.

Q. Si vous voulez boucler la boucle, comme Norbert dans "Les cornes sacrées", avec ce que vous avez appelé l'harmonie universelle, avez-vous l'intention de finir vos jours à St-Anaclet?

R. Je n'en ai aucune idée. Ce n'est pas un projet. On s'attache au lieu où on vit, et en ce moment, moi j'ai retrouvé la terre en m'achetant une maison à la campagne, avec un lot à bois et grand de terrain: j'ai douze arpents à peu près. Ma terre, c'est ça maintenant (c'est à Saint-Esprit, dans le comté de Montcalm). Mon chez-moi, c'est ça. La terre, qui n'était pas à moi avant, à cet endroit là, c'est devenu ma terre à moi.

Et je la cultive avec mes mains, je marche, j'arrive là et c'est chez-moi. Vraisemblablement, je mourrai là, dans cette maison.

**Entrevue réalisée par
Noëlla Jean Bouchard
à Montréal,
le 10 novembre 1977**

REFERENCES:

- 1- Roger Fournier. **Les Cornes sacrées**. Paris, Albin Michel, 1977, 317 p.
- 2- Sandor Ferenczi. **Thalassa: psychanalyse des origines de la vie sexuelle**. Paris, Payot, 1972. 186 p.
- 3- Roger Fournier. **Inutile et adorable**. Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1963, 204 p.
- 4- Roger Fournier. **Le Journal d'un jeune marié**. Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1967, 198 p.
- 5- Roger Fournier. **Les filles à Mounne**. Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1966. 163 p.
- 6- Roger Fournier, **Moi, mon corps, mon âme**. Montréal, Editions La Presse, 1974, 251 p.
- 7- Roger Fournier. **La marche des grands cocus**. Montréal, L'Actuelle, 1972. 255 p.
- 8- Roger Fournier. **A nous deux**. Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1965. 210 p.

Le cinéma à

Rimouski

Dès son apparition, le cinéma, que ce soit à Rimouski ou ailleurs au Québec, fut immédiatement condamné par le clergé comme étant une atteinte aux bonnes mœurs. Dans une enquête publiée dans le journal **Chez nous** du 15 janvier 1923, on conclut: "Pas de théâtre, de vues animées dans aucun de nos villages. La santé morale, physique et intellectuelle de notre population en sera plus saine (1)." Le cinéma, disait-on, était trop souvent une incitation à la luxure. Les affiches barriolées de presque tous les théâtres étaient très souvent immorales. Les habitués des salles de cinéma faisaient leurs délices de films où l'amour libre, le concubinage, le divorce, la séduction, etc., étaient les sujets habituels. Dans cette optique, le cinéma avait donc une mauvaise influence, surtout chez les jeunes. Les cours de justice pouvaient fournir des statistiques éloquentes en ce sens chez les jeunes délinquants. Aussi on raconte que, près de Sherbrooke, un jeune homme de quinze ans aurait tué sa mère en voulant imiter les exploits des "cowboys". Malgré toutes les critiques, les gens allaient tout de même au cinéma.

À Rimouski, il n'y avait alors que des films muets. Les films sonores ne feront leur apparition qu'un peu plus tard. L'unique cinéma de Rimouski, **Au Bon Théâtre**, situé sur la rue St-Germain ouest, à l'emplacement occupé actuellement par le restaurant **Mon Copain**, inaugura les films parlants au mois d'août 1930. Le public rimouskois attendait cet événement avec impatience.

En 1940, une résolution ayant trait à la fermeture du cinéma le dimanche est passée au Conseil de Ville. Les propriétaires du **Bon Théâtre** auraient, semble-t-il, refusé de se rendre aux demandes du clergé et du conseil. On demande donc que les procédures nécessaires ou utiles soient prises contre toutes les infractions à la loi du dimanche commises par le Bon Théâtre (2).

En 1948, on réclame la formation d'un ciné-club. Personne ne songe à nier que le cinéma ait pris définitivement place dans la civilisation moderne. Mais on se rend également compte de la mauvaise influence que peut avoir le cinéma sur les gens qui ne sont pas préparés à juger la valeur d'un film. La création d'un ciné-club permettrait donc d'éduquer les masses en rapport avec les productions cinématographiques. Cela permettrait en outre, de pouvoir faire un choix et de prévenir ainsi la présentation de "navets". (3) Ce n'est qu'au mois d'août 1954 que prendra naissance le premier ciné-club dans notre ville avec l'initiative des Compagnons de l'Art. Dès la première représentation, certains problèmes se sont posés. D'une part, on regrettait l'absence d'un expert du cinéma qui aurait pu orienter le débat et ramener "aux questions essentielles ce qu'on doit retenir du spectacle cinématographique (4)." D'autre part, on se plaignait du bavardage qui, à cette époque comme aujourd'hui d'ailleurs, indisposait les gens vraiment intéressés au film. On avait aussi des problèmes d'ordre technique. "Le cinéma", dit-on,

“devra s'adjoindre, au plus tôt, un compagnon qui sache manier un appareil 16 mm (5).”

Durant les années cinquante, plus précisément de 1953 à 1956, on mit sur pied plusieurs semaines de cinéma. La première s'est tenue dans la grande salle de l'École de Marine, sous le patronage de l'École des Parents et des Compagnons de l'Art. La seconde, organisée par la Société des Concerts, eut lieu au Centre des Loisirs St-Germain. Le but de ces semaines était d'éduquer la population en permettant “aux jeunes comme aux adultes de se servir de leur jugement devant les films qu'on présentait journellement (6).”

Le 5 octobre 1957, on assistait à la première d'un film rimouskois intitulé **Avant d'être capitaine**. C'était un documentaire sur les activités de l'École de Marine. Ce film réalisé par Rimouski Production Inc. était l'oeuvre de M. Louis-Paul Lavoie et de son équipe qui comprenait messieurs François Raymond, narrateur, Gilles Fournier, technicien et Gérard Barbin, scripteur. L'évènement avait rassemblé toute l'élite rimouskoise. (7)

En 1967, un article de Lisette Morin paru dans le **Progrès du Golfe** remet à l'honneur toutes les critiques déjà faites sur la situation du cinéma dans notre ville. Mlle Morin s'afflige de l'incroyable indigence des programmes dans les salles locales. Elle déplore également, critique faite quinze ans auparavant, le contrôle de l'industrie cinématographique par les “grands monopoles ou des distributeurs rapaces (8)”.

En 1977, le public rimouskois semble-t-il plus éduqué face au cinéma qu'en 1953? Si on en juge par les possibilités que nous offrent maintenant nos salles de cinéma, il y a eu évolution. Malgré des programmes encore pauvres, nous avons l'occasion de voir, au même titre que les grandes villes, les meilleures productions. D'ailleurs nous constatons que de plus en plus de gens, surtout les étudiants, sont mieux avertis et par conséquent plus exigeants devant ce qu'on leur présente. Sans doute y a-t-il place pour de l'amélioration, mais les efforts faits en vue de préparer un public plus critique semble avoir porté fruit et l'avenir devrait être entrevu avec optimisme.

Jacques Ouellet.

REFERENCES:

- 1- **Enquête sur les vues animées** dans, **Chez Nous**, le 15 janvier 1923, p. 1.
- 2- **A propos du théâtre le dimanche** dans, **L'Echo du Bas St-Laurent**, le 19 juin 1940, p. 6.
- 3- Richard Joly, **Evaluation du cinéma** dans, **L'Echo du Bas St-Laurent**, le 19 août 1948, p. 3.
- 4- **Naissance d'un ciné-club** dans, **Le Progrès du Golfe**, le 3 décembre 1954, p. 5.
- 5- **Ibidem**.
- 6- **Les raisons de la Semaine du Cinéma à Rimouski** dans, **Le Progrès du Golfe**, le 30 octobre 1953, p. 5 et **Une “Semaine du Cinéma” à Rimouski du 16 au 20 octobre** dans, **Le Progrès du Golfe**, le 14 septembre 1956, p. 5.
- 7- **Présentation “en première” d'un film rimouskois** dans, **Le Progrès du Golfe**, 5 octobre 1957, p. 1.
- 8- Lisette Morin, **Le septième art: un art bafoué à Rimouski** dans, **Le Progrès du Golfe**, le 27 juillet 1967, p. 5.

Toponymie de Notre-Dame-du-Sacré-Coeur de Rimouski

Cet article a pour but de mettre en valeur la toponymie de la paroisse de Sacré-Coeur, paroisse qui est située à environ trois milles de la ville de Rimouski, du côté ouest. Cette localité de forme triangulaire couvre "une superficie de 16.03 milles carrés" (1) et accuse un relief de terrasses et de collines plus ou moins prononcées selon l'endroit, lui conférant ainsi un relief assez monotone.

"La toponymie, mot formé du greff topos (lieu) et onoma (nom), a pour objet l'étude des noms géographiques" (2) ainsi que la recherche de la signification, de l'origine des noms de lieux et leurs principales transformations. Concernant la localité de Sacré-Coeur, en voici une liste assez exhaustive (74 toponymes) qui sera divisée en deux principales parties:

- 1) les désignations spontanées regroupant les désignations empruntées à la géographie physique et à la géographie humaine,
- 2) les désignations systématiques regroupant "toutes les désignations qui ne sont pas vraiment spontanées et qui se rapportent à toutes les entités géographiques qui ont reçu une appellation d'une façon délibérée" (3).

LES DESIGNATIONS SPONTANÉES.

1. Géographie physique.

Éléments d'ordre orographique (mont, vallée, côte, côteau, pierre, etc.).

- Cavée (de la), ruisseau. Ce nom lui vient de sa configuration physique en forme d'encoches assez profondes ou cavée.
- Côteau (du), rue. Cette rue tire son nom de la présence d'une petite colline ou petite côte appelée côteau.
- Eglise (de l'), côte. Cette côte tire son nom de sa proximité de l'église.
- Grève (de la), côte. Elle tire son nom du fait qu'elle donne accès à la plage, à la grève.
- Mondrain (du), piton rocheux. Ce nom lui vient de sa configuration physique en forme de petite colline (Mondrain) ou monticule.
- Rocher Blanc (le). Ce nom lui a été désigné à cause de sa pierre de couleur blanche contrastant avec le vert des arbres de l'entourage. Les reflets de l'eau contribuaient à faire paraître le rocher encore plus blanc. Ce nom lui vient des navigateurs frappés par la couleur de ce rocher.

- Rocher Blanc (du), rue. Ce nom lui a été donné du fait qu'elle nous permet d'accéder à la plage et au Rocher Blanc.
- Station (de la), côte. Elle tire son nom du fait que la station de chemin de fer ou gare se trouve construite au pied de cette côte.

Éléments d'ordre hydrographique (caps, baies, estuaires, golfes, îles, rivières, etc.)

- Cascades (des), rue. Son nom lui vient de la présence d'un petit ruisseau descendant en cascades du côté ouest de cette rue.
- Mer (de), rang. Il tire son nom du fait qu'il nous permet d'accéder au fleuve ou à la mer par la côte de la station.
- Remous (des), rue; Ruisseau (du), rue; Sables (des), rue; Plage (de la), rue; Séjour (du), rue; Ces noms de rues sont relatifs à la présence de la mer, à son milieu physique (remous, ruisseau, sables, plage) et à la tranquillité qu'elle évoque pour un séjour de repos.
- Rigoumaba, rivière. Ce nom est, semble-t-il, d'origine micmac ou d'origine française. D'après A.J. Greimas, dans son **Dictionnaire de l'ancien français jusqu'au milieu du XIVe siècle**, on retrouve que rigot (Rigo) signifie ruisseau et marbre (Marbre) signifiant pierre ou caillou. En reconstituant les deux mots, on arrive au nom de **ruisseau pierreux** ou ruisseau de pierres. Ceci pourrait en effet être la signification car cette entité géographique offre la présence de méandres engendrés par une accumulation de pierres en certains endroits, faisant ainsi contourner la rivière de son lit.
- Sables (aux), anse. Ce nom lui a été donné à cause de la présence, près de cette anse, d'une carrière de sable.
- Sources (des), rue. Cette rue doit son nom à la présence de sources d'eau se déversant à la surface du sol. Ces sources vont se jeter dans le ruisseau de la rue des Cascades.

Éléments de l'ordre des végétaux (noms d'arbres, de fleurs, etc.)

- Bois (du), chemin. Ce nom provient du fait qu'à l'intersection du deuxième rang et du rang de St-Valérien, on retrouve un bois et le chemin longe ce bois, d'où ce nom de chemin du Bois.

- Bosquet (du), rue. Ce nom lui vient de la présence d'un bosquet d'arbres occupant les rues du Repos et du Domaine ainsi que l'extrémité sud de cette rue.
- Sapinière (de la), rue. Ce nom lui a été attribué dû à la présence d'une sapinière à son extrémité sud.
- Bouleaux (des), rue; Cèdres (des), rue; Cerisiers (des), rue; Cormiers (des), rue; Cyprès (des), rue; Epinettes (des), rue; Erables (des), rue; Frênes (des), rue; Lilas (des), place; Mélèzes (des), rue; Merisiers (des), rue; Ormes (des), rue; Peupliers (des), rue; Pins (des), rue; Sapins (des), rue; Saules (des), rue; Tilleuls (des), rue. Ces noms de rues ne sont pas nécessairement relatifs à une espèce d'arbres poussant près de ces rues. Il s'agit d'une loi municipale disant que les noms d'arbres, en ce qui a trait aux rues, se concentrent à Sacré-Coeur.

2. Géographie humaine.

Selon les lieux de passage.

- Chemin roulant (le). Ce nom lui a été attribué à cause de sa circulation motorisée allant à plus vive allure que sur les chemins de campagne.

Selon l'ordre historique.

- Ardennes (des), rue. Cette appellation lui vient de ce que cette rue est érigée sur des terrains appartenant à des vétérans de la rue des Vétérans.
- Cherbourg, rue. Ce nom lui a été donné en souvenir d'un port militaire et d'un port d'escale français sur la Manche, lieu de bataille. Ce nom lui vient de ce que cette rue est érigée sur des terrains appartenant à des vétérans de la guerre.
- Dieppe, rue. Ce nom lui a été désigné en souvenir d'un port français sur la Manche où s'est déroulé une importante bataille. Ce nom lui vient de ce que cette rue est érigée sur des terrains appartenant à des vétérans de la guerre.
- Vétérans (des), rue. Cette rue a été ouverte pour les vétérans de la guerre 1939-1945 grâce à l'armée.

Selon l'origine locale.

- Petit deuxième (du), rang. Ce nom lui a été attribué à cause de sa position intermédiaire entre le deuxième et le troisième rangs. Il porte ce nom de deuxième, car il fait partie du deuxième rang. Les fermes qui y sont établies, se retrouvent sur le milieu des terres, contrairement à celles du deuxième rang, qui, elles sont établies au début de leurs terres.
- Travers (de), chemin. Ce chemin doit son nom au fait qu'il traverse, en biaisant, les lots 38 et 24 du rang de la mer pour déboucher à Nazareth sur la route nationale. Ce chemin de Travers constitue un raccourci qui permettait dans le passé et encore aujourd'hui, aux gens demeurant "dans l'arrière-pays de Sacré-Coeur", de Bic et de St-Valérien de pouvoir descendre directement à Rimouski sans avoir à emprunter la route de l'Eglise de Sacré-Coeur ou la route mitoyenne entre Bic et Sacré-Coeur.

Les désignations systématiques.

1. Selon le nom du fondateur ou d'un membre de la famille ou de bienfaiteurs.

- Arpin, rue. Ce nom lui a été donné en l'honneur du curé Louis Arpin qui a exercé sa cure à Sacré-Coeur de 1899-1914.
- Auteuil (d'), école. Ce nom lui a été donné en l'honneur des deux curés d'Auteuil (L. d'Auteuil, 1914-1917 et Louis-David d'Auteuil, 1928-1961) qui ont exercé une cure à Sacré-Coeur.
- Boucher, rue. Ce nom lui a été attribué en l'honneur de l'entrepreneur, M. Boucher, qui avait construit les maisons de cette rue.
- Canuel (à), islet. Ce nom lui a été attribué par un dénommé Canuel possédant les terres de cet islet. Lors du tracé du chemin royal, en 1792, la famille Canuel avait ses terres sur le plateau de Nazareth et sur l'islet. L'été, la famille se retirait sur l'islet.
- Forest, rue. Ce nom lui a été désigné en l'honneur des deux premières familles habitant dans cette rue. Ces familles étaient des Forest et cela date d'environ quinze ans.
- Frontenac, rue. Ce nom lui a été donné en l'honneur du gouverneur de la Nouvelle-France de 1672 à 1682, Louis de Buade, comte de Palluau et de Frontenac.
- Gilles, rue. Ce nom lui vient en honneur de la première personne habitant dans cette rue, M. Gilles Guimond, il y a environ quinze ans.
- Guy, rue. Ce nom lui a été attribué en l'honneur du fils de M. Maurice Roy, M. Jean-Guy Roy.
- Jacob, rue. Ce nom lui a été donné en hommage au premier résident, M. Henri Jacob, il y a environ vingt-cinq ans.
- Lauzier, rue. Ce nom lui vient du premier résident de cette rue, M. Eugène Lauzier.
- Louis-David, rue. Ce nom lui a été décrété en l'honneur du curé Louis-David D'Auteuil, ancien curé de Sacré-Coeur.
- Maurice, rue. Ce nom lui a été donné en l'honneur de la personne qui a ouvert cette rue, soit M. Maurice Roy.
- Nicolas, rue. Ce nom lui a été attribué en souvenir du pionnier Nicolas Pinault, né le 31 octobre 1826, qui abattit le premier arbre, sur ce qui est aujourd'hui le lot 39 du cadastre de la paroisse de Sacré-Coeur.
- Rousseau, rue. Son nom lui vient du premier résident de cette rue, un certain M. Rousseau.
- Roy, rue. Ce nom lui a été donné en l'honneur de la personne qui a ouvert cette rue, M. Maurice Roy.
- St-Arsène, rue. Cette rue porte le nom d'un vieux résident de la paroisse, M. Arsène Côté demeurant sur celle-ci.
- St-Barnabé, île. Ce nom lui a été attribué par des navigateurs et en 1613, sur une carte dressée par Champlain, apparaît le nom de cette île.
- Youville (d'), rue. Ce nom lui a été attribué afin de rendre hommage à Soeur Marie d'Youville, soeur de la Charité. L'emplacement de cette rue se situe sur les terres des Soeurs de la Charité.

2. Selon l'ordre religieux ou mystique.

- Notre-Dame-du-Sacré-Coeur (de), localité. Ce nom lui a été attribué par le conseil municipal de cette paroisse lors de la scission de la paroisse de St-Germain de Rimouski, le 31 mai 1875, date de la fête de Notre-Dame-du-Sacré-Coeur.
- Notre-Dame-du-Sacré-Coeur, école. Ce nom lui a été donné en l'honneur de la patronne de la paroisse, Notre-Dame-du-Sacré-Coeur.
- St-Germain, boulevard. Ce nom lui a été donné pour faire suite à l'autre boulevard en ville du nom de boulevard St-Germain.

3. Selon l'ordre touristique.

- Lausanne, rue. Ce nom lui a été attribué par un résident de Nazareth dont un de ses fils, avait fait escale à Lausanne en Suisse. Ce résident demeurait sur cette rue.

4. Noms relatifs à la tranquillité, à la vue d'ensemble d'un espace donné.

- Bellevue, rue. Ce nom lui a été attribué à cause de sa belle vue sur le fleuve, du haut de la côte de cette rue. En plus de voir le fleuve, on distingue une partie de la ville de Rimouski.
- Domaine (du), rue. Ce nom lui a été attribué à cause de la présence de terrains boisés ayant chacun un propriétaire et donnant l'aspect de petits domaines.
- Repos (du), rue. Ce nom lui vient de la tranquillité, qui se dégage de cet espace boisé, propice au calme, au repos.

5. Noms relatifs à l'emplacement d'une infrastructure ou d'une exploitation.

- Carrière (de la), rue. Ce nom doit son origine à la présence d'une carrière de gravier (pics de gravier) jadis exploitée.
- Gare (de la), rue. Cette rue tire son nom du fait que la gare de chemin de fer est construite du côté est de cette rue.

A cette liste de toponymes, s'ajoute deux noms de lieux dont la signification est ignorée ou semble probable. Il s'agit des noms de rues Gérard Magellan et Villebon.

- Gérard Magellan, rue. On prétend que cette rue porte le nom de celui qui aurait pu l'ouvrir ou en être le premier résident, soit M. Gérard Magellan. Ce n'est qu'une supposition.

- Villebon, rue. Après plusieurs interviews et fouilles dans des livres, on n'a pas pu trouver la signification de ce toponyme.

Evolution de la toponymie dans le temps.

Certains toponymes énumérés ci-dessus n'ont pas toujours porté le nom qu'on leur attribue de nos jours. C'est pourquoi dans cette section, on citera les toponymes ayant subi des modifications dans leur utilisation ainsi que dans leur prononciation, dans certains cas.

Ainsi, l'islet à Canuel ou l'île à Canuet s'appelaient au XVIII^{ème} siècle, l'islet des Roches. Ce nom a changé vers 1792 lorsque M. Canuel a pris possession de cette île, donnant à celle-ci son nom.

De même, la côte de l'Eglise a changé de nom

lors de l'ouverture de nouvelles rues avoisinantes, portant le nom d'arbres. C'est pourquoi, la ville lui a désigné le nom de rue des Saules.

On remarque aussi des transformations concernant certaines entités géographiques. On note qu'avant de porter le nom de piton rocheux du Mondrain, cette entité se nommait montagne St-André et même aujourd'hui, certaines personnes du Sacré-Coeur emploient toujours le nom de montagne St-André. De même, en ce qui a trait au ruisseau de la Cavée, celui-ci portait aussi le nom de ruisseau Gagnon, mais en interrogeant les gens de Sacré-Coeur, on se rend compte que ce toponyme n'est pas en usage dans cette paroisse. On pense cependant que ce nom de lieu est en usage dans le village de St-Valérien ou au Bic et le ruisseau porterait le même nom que la route mitoyenne Gagnon.

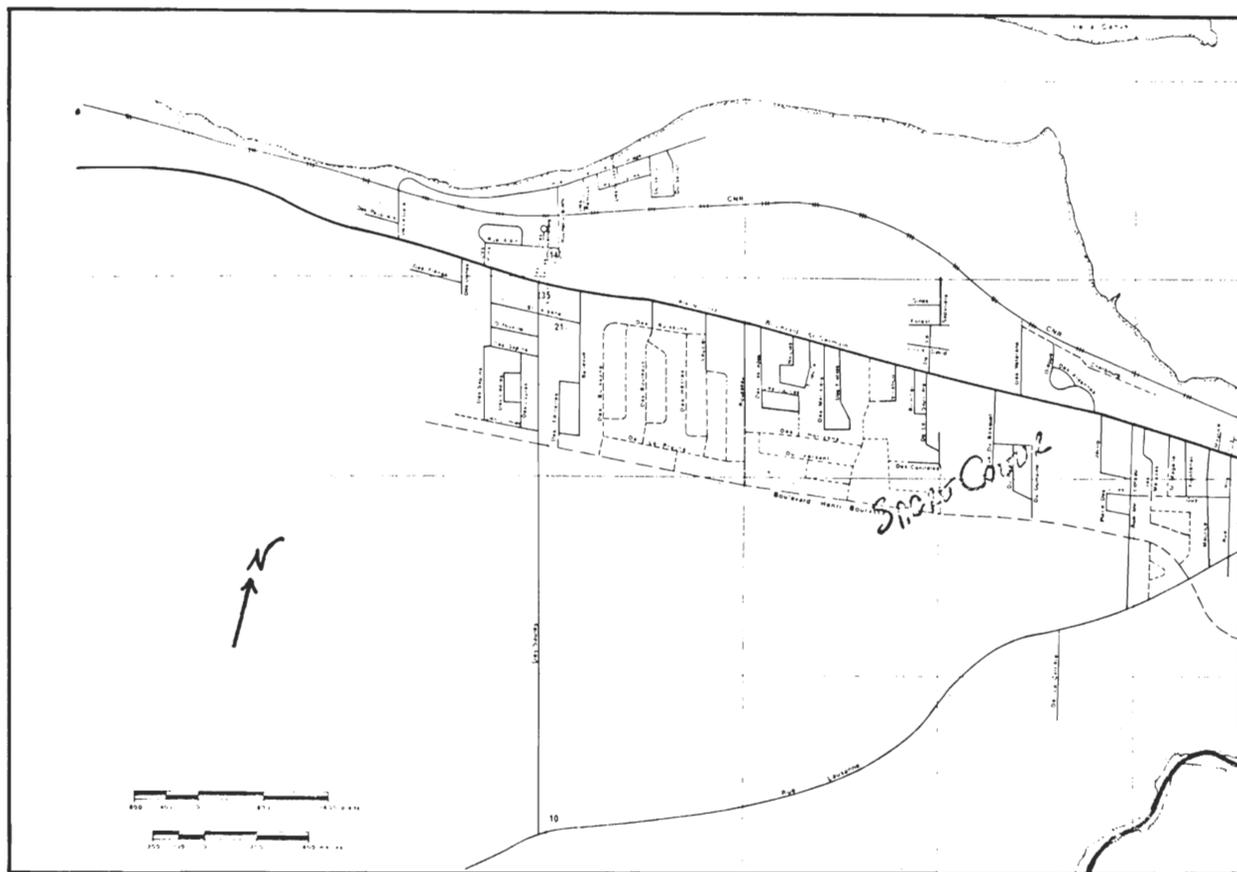
Le ruisseau ou rivière Rigoumaba (Rigo Marbre) s'est transformé au cours de l'histoire en Rigoumabe en empruntant une partie du mot indien (Rigou-) et l'autre partie du mot français (marbre pour mabe). De nos jours, la population emploie cette déformation de Rigoumabe.

On remarque aussi un changement pour le nom de la rue Frontenac. Avant les années 1965, cette rue portait le nom de rue du Rocher, mais on a effectué le changement à cause de la confusion qui s'établissait entre la rue Rocher Blanc et la rue du Rocher. Cette rue du Rocher tirait son appellation de la présence d'un cran rocheux à l'entrée de celle-ci. Ce cran n'existe plus aujourd'hui.

Le Chemin de Travers se transforme petit à petit en la rue Lausanne. De même, le chemin roulant ou le grand chemin devient avec les années, le boulevard St-Germain. Le chemin roulant tirait son nom du fait que la circulation automobile s'y effectuait pour une grande part. On note aussi des changements de noms concernant les rues: à savoir que la rue des Bouleaux portait le nom de rue Bélanger; la rue des Tilleuls, le nom de rue d'Auteuil et la rue des Peupliers, le nom de rue Mgr Guay. Ces rues ont subi des modifications avec le règlement 752 sur les noms de rues de Rimouski en 1968.

**Suzanne Pineault,
géographe.**

SACRE-COEUR DE RIMOUSKI



Montage : Suzanne Pineault

REFERENCES:

1. *Annuaire du Québec*, 1972, tableau 15, p. 132.
2. Poirier, Jean. *Toponymie: méthode d'enquête*. Québec, P.U.L., 1965, p. 18.
3. Dorion, Henri et Jean Poirier. *Lexique des termes utiles à l'étude des noms de lieux*, Québec, P.U.L., 1975, p. 39.

NOTES:

Dans cet article, on n'a pas fait l'analyse complète de la toponymie de Sacré-Coeur étant donné que ce travail aurait été d'une longueur très importante. C'est pourquoi, il est bon d'ajouter que dans une analyse toponymique, on étudie la désignation, la prononciation, le sens littéral, la situation, l'origine, la signification, le gentilé, la source d'information et l'enquêteur. De plus, il est bon d'ajouter que cette étude s'échelonne d'avril à juillet '76 et fait partie d'un travail intitulé: **Analyse toponymique et changements socio-culturels à Notre-Dame-du-Sacré-Coeur de Rimouski.**

Il serait bon aussi de donner une liste des toponymes et de leur source d'information. En voici le résumé:

Source d'information

- Bérubé, Léo
- Carbonneau, Mgr, dans Décret d'érection canonique de la paroisse de Sacré-Coeur.
- Chassé, Mme Georgine
- Coulombe, Jules
- Dechamplain, A.-A.
- Dionne, Mme Onésime
- Lagacé, Louise et Roger Pineault
- Lauzier, Mme Eugénie

Toponymes

- Canuel, islet à; Rocher Blanc, le; St-Barnabé, île.
- Notre-Dame-du-Sacré-Coeur, paroisse de.
- Chemin du Bois, le
- Frontenac, rue; Louis-David, rue.
- Anse-aux-Sables, l'; Cavée, ruisseau de la.
- Petit deuxième, le
- Chemin de Travers, le; Mer, rang de; Mondrain, le.
- Lauzier, rue.

- Lebel, Micheline
- Levesque, Jacques

Jacob, rue; Lausanne, rue.
Bouleaux, rue des; Cèdres, rue des; Cerisiers, rue des; Cormiers, rue des; Cyprès, rue des; Epinettes, rue des; Erables, rue des; Frênes, rue des; Lilas, Place des; Mélèzes, rue des; Merisiers, rue des; Ormes, rue des; Peupliers, rue des; Pins, rue des; Sapins, rue des; Saules, rue des; Tilleuls, rue des.

- Lévesque, Lisanne
- Pineault, Mme Roger
- Pineault, Emilien
- Pineault, Jacques
- Pineault, Mme Marcelle
- Pineault, Suzanne

Forest, rue; Gilles, rue.
Nicolas, rue.
Boucher, rue.
Ardennes, rue des; Cherbourg, rue; Dieppe, rue.
St-Arsène, rue; Vétérans, rue des; Youville, rue d'.
Arpin, rue; Auteuil, rue d'; Bellevue, rue; Bosquet, rue du; Carrière, rue de la; Cascades, rue des; Chemin roulant, le; Côteau, rue du; Domaine, rue du; Eglise, côte de l'; Gare, rue de la; Grève, rue de la; Guy, rue; Gérard Magellan, rue; Maurice, rue; Notre-Dame-du-Sacré-Coeur, école, Plage, rue de la; Remous, rue des; Repos, rue du; Rigoumaba, rivière; Rocher Blanc, rue; Roy, rue; Ruisseau, rue du; Sables, rue des; Sapinière, rue de la; Séjour, rue du; Station, rue de la; St-Germain, boulevard.
Rousseau, rue; Sources, rue des.

- Ruest, Mme Rita

COURT HISTORIQUE DU SYNDICAT DES PRODUCTEURS DE BOIS DU BAS SAINT-LAURENT ET SON PREDECESSEUR L'OFFICE DES PRODUCTEURS DE BOIS DE RIMOUSKI DANS LE BUT DE PROMOUVOIR ET SAUVEGARDER LES INTERETS LEGITIMES DE SES RESSORTISSANTS, C'EST-A-DIRE LES PRODUCTEURS DE BOIS EN PROVENANCE DE BOISES PRIVES.

Précisons qu'en deux ou trois pages de revue, il serait quasi impossible d'entrer dans certains détails qu'il y aurait grandement avantage à exposer. Donc, il faudra s'en tenir aux principes ayant prévalu et présidé à la naissance de ces organismes.

Il faut d'abord souligner que l'U.C.C. du temps, l'ancêtre de l'U.P.A. d'aujourd'hui, réclamait depuis belle lurette, des pouvoirs politiques de ces temps-là, une loi des marchés qui permettrait non seulement aux producteurs de bois, mais encore à tous les producteurs agricoles, d'organiser des Syndicats spécialisés de producteurs, en vue d'avoir leur mot à dire dans la mise en marché de leurs produits. Tant et si bien que vers 1956, le Gouvernement de l'Etat du Québec consentait à promulguer un embryon de Loi des Marchés Agricoles avec comme maître d'oeuvre pour administrer cette loi, l'Office des Marchés, devenu depuis La Régie des Marchés Agricoles du Québec en 1964 si je ne m'abuse.

Au moment de sa création, cet Office ou Régie était formé de sept régisseurs dont un président, un vice-président et un secrétaire. Ces derniers devaient administrer la loi. Entre autres, quand un groupe de producteurs, selon certaines conditions déterminées d'avance, voulait se prévaloir de ladite Loi des Marchés, il devait s'adresser à cette Régie.

Le nom proposé pour l'organisme en gestation fut Plan Conjoint qui serait administré par la suite par un Syndicat ou un Office de producteurs selon le cas.

Au début, pour qu'un plan conjoint soit valide, il fallait qu'il y eut un vote affirmatif de 75% au moins. Notons que tous ceux inscrits sur les listes de vote et qui ne se prévalaient pas de leurs droits, c'est-à-dire ne votaient pas, étaient considérés adversaires du plan. Ici, ouvrons une parenthèse

pour souligner qu'à ce compte-là, certains gouvernements auraient manqué de députés, ceci dit sans malice aucune!

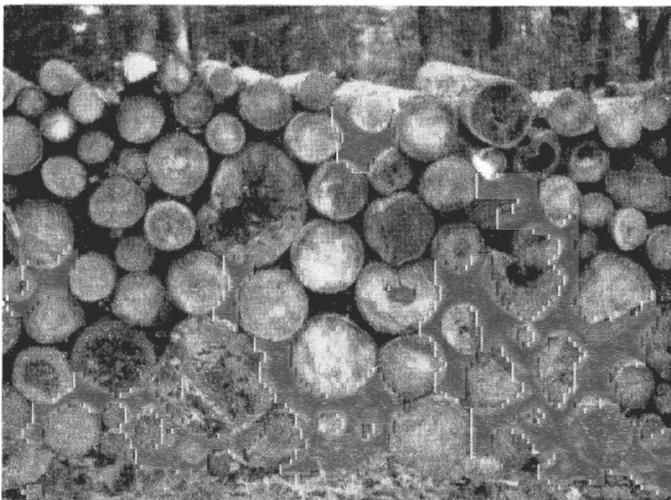
Par la suite, les exigences de la loi devinrent moins sévères car, actuellement, il faut qu'un plan conjoint soit voté par les deux tiers des inscrits sur la liste, et dont 50% plus un se sont déclarés favorables.

Après qu'un plan conjoint est valide, la Régie nomme les administrateurs qui, à la prochaine assemblée générale, devront choisir parmi tous les producteurs, des administrateurs qui auront le devoir de mener à bien les destinées de l'Office ou Syndicat pour la prochaine année. Notons en passant, qu'un responsable sortant est rééligible.

En ce qui concerne les plans conjoints de Rimouski-Matapédia, Rimouski-Matane, Rimouski-Rivière-du-Loup et Rimouski-Témiscouata, ils étaient tous régis par l'Office des Producteurs de Bois de Rimouski ayant son siège social à Rimouski.

En 1977, ces quatre plans conjoints furent fusionnés en un seul, ce qui a grandement facilité sa conduite en plus de valoir des économies appréciables pour son fonctionnement. Soulignons aussi que les divers responsables du Syndicat des Producteurs de Bois du Bas Saint-Laurent se sont faits les propagandistes de l'utilisation rationnelle de nos ressources forestières en plus de préconiser la construction d'usines, utilisant toutes les essences de bois.

Sans vouloir revendiquer à eux seuls l'implantation des usines de Matane et Cabano, ils peuvent sans vantardise en réclamer leur juste part. A ce titre, il faut partir du postulat que les richesses d'une région devraient être usinées sur place afin que la plus grande partie de la population en profite, ce qui est encore plus vrai pour une région défavorisée, telle la nôtre.



Bois classé de mauvaise qualité par le Syndicat des producteurs de bois du Bas St-Laurent.



Bois de très bonne qualité.

Dans un passé récent, il fallait expédier presque tous les bois par eau, à des usines situées à des deux ou trois cent milles de notre territoire, ce qui imposait des coûts pour ainsi dire exorbitants. Toutefois, la situation s'est grandement améliorée depuis la construction d'une usine de papier journal à base de résineux à Rivière-du-Loup. Ajoutons que cela est des plus importants quand on sait que bon an mal an, il s'agit de plus de deux cent mille cordes.

On peut facilement se représenter l'importance d'un tel impact économique pour une région. Sans pour autant présumer de l'avenir, les plus grands espoirs sont permis pour la concrétisation de la future usine de papier journal projetée à Val-Brillant.

Donc, petit à petit, malgré certains avatars inévitables, on voit que l'idée a fait son chemin dans la mise en marché ordonnée des produits agricoles quels qu'ils soient. Ceci est dû à la tenacité jamais démentie des protagonistes de cette mise en marché. Tout de même, cela ne veut pas dire que ces idées passaient comme lettre à la poste pour employer une expression courante. D'autant plus, qu'au début il n'était pas facile de savoir qui était le véritable acheteur au sens de la loi.

Compagnies, courtiers et acheteurs locaux se renvoyaient la balle à qui mieux mieux. Quand même, on en est arrivé à la conclusion logique que l'acheteur véritable était la compagnie qui transformait le bois en produits ouvrés prêts à mettre sur le marché.

Autre précision, l'organisme se flatte d'avoir contesté les intermédiaires inutiles dans la mise en marché de tous les bois surtout les courtiers qui nous recevaient parfois en nous fracassant en pleine face de la vaisselle servant à la liturgie.

Comme conséquence de ces atermoiements, l'Office réussit à faire reconnaître par la Régie, l'indispensabilité de l'exclusivité de la mise en marché de tous les bois à partir du producteur jusqu'à l'usine, ce qui se produit depuis le premier [1er] janvier 1974.

Pour faire face à cette exclusivité de mise en marché, il fallait organiser d'abord le mesurage, ensuite le transport par camion et le chargement sur bateaux.

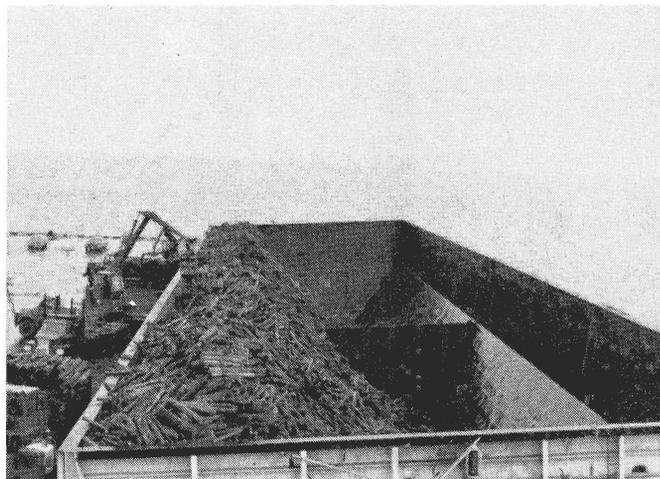
A ce jour, l'organisme a à son service dix [10] mesureurs licenciés, plus un vérificateur. Les opérations de camionnage et de chargement se font à forfait. Doit-on pour autant déduire de ce qui précède, que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes? Il serait prétentieux et pompeux de le soutenir.

Malgré tout, un grand pas a été fait en ce sens, malgré que l'organisme a encore des détracteurs, ce qui ne saurait surprendre en ce bas monde.

L'auteur de ces quelques notes peut d'autant mieux en discuter objectivement et avec un certain recul, puisqu'il est à la retraite, mais a quand même vécu depuis dix-sept [17] ans tous les problèmes inhérents à cette cause. Il n'a pas pour autant la prétention de présenter une étude exhaustive de toute la situation, car il y aurait là matière à écrire plus d'un volume. Il fallait un peu composer selon les faits même si l'ordre chronologique n'a pas toujours été respecté.

L'article étant déjà long pour les pages qui sont allouées, forcément on doit oublier les noms des personnes ayant oeuvré à l'avancement du groupe précité depuis près de vingt [20] ans à la cause qu'ils avaient à coeur de promouvoir.

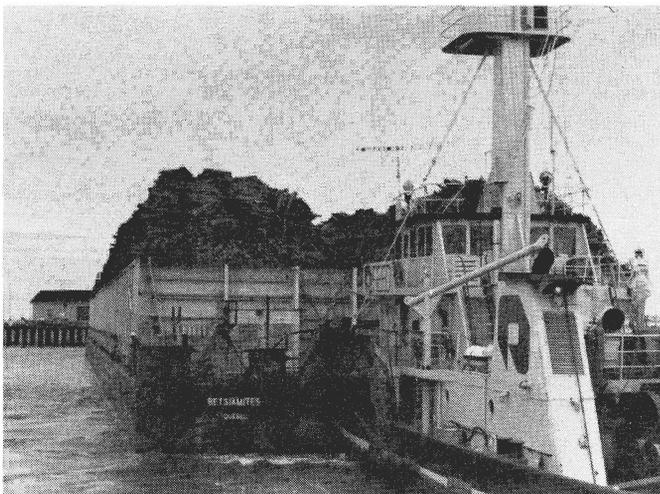
André Viel,
Mesureur de bois
à la retraite.



Le bois est chargé dans des barges.



La barge est prête à prendre la mer.



Un remorqueur pousse la lourde cargaison.



Martial Rioux, l'un des deux frères Rioux qui firent un voyage en Californie au moment de la "ruée vers l'or". Le récit de ce voyage avait fait l'objet d'un numéro spécial de la Revue d'histoire du Bas St-Laurent au mois de juin 1977. Cette photo de Martial Rioux nous a été envoyée par Mrs Robert Mashia de Chicopee au Massachusetts.



\$1.50